3 1761 07515634 9

Carmontelle, Louis Carrogis
Amusemens de société

PQ
1959
C4
1769
t.8

AMUSEMENS

bF
C2875a.2

DE

SOCIÉTÉ,

OU

PROVERBES

DRAMATIQUES.

Prix, 36 sols.

L.C. Cormontelle

A PARIS,

Chez SÉBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

394289
2.7.41

PROVERBES

CONTENUS

Dans cette huitiéme Partie.

LIV. *Les Déſeſpérés de l'Opéra*
LV. *Le bon mari.*
LVI. *La Corbeille de mariage.*
LVII. *L'Officier du Gobelet.*
LVIII. *La Recommandation.*
LIX. *Le faux Empoiſonnement.*

PQ
1959
C4
1769
t.8

LES
DÉSESPÉRÉS
DE
L'OPERA,

CINQUANTE-QUATRIÉME PROV.

PERSONNAGES.

M. SANGLIER.

M. PILLIER.

M. POINTDUTOUT.

M. QU'IMPORTE.

Le GARÇON *Caffetier.*

La Scene eſt dans un Caffé.

LES
DÉSESPÉRÉS
DE
L'OPERA,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. PILLIER, LE GARÇON.

M. PILLIER.

GARÇON?

LE GARÇON.

Monſieur Pillier, qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice ?

M. PILLIER.

Monſieur Sanglier, eſt-il venu ici aujourd'hui ?

LE GARÇON.

Non, Monſieur, pas encore.

M. PILLIER.

Et a-t-on dit quelques nouvelles ce matin ?

LE GARÇON.

Non, Monſieur.

M. PILLIER.

Quoi, rien du tout ?

LE GARÇON.

Pardonnez-moi. le feu a été dans une cheminée ici près, hier au ſoir.

M. PILLIER.

Bon, le feu dans une cheminée !

LE GARÇON.

Mais, Monſieur, il étoit bien fort.

M. PILLIER.

Voilà quelque choſe de rare !

Le GARÇON.

Mais c'eſt que ſi le feu avoit gagné ; tout le quartier auroit été brulé.

M. PILLIER.

Oui, avec les pompes qu'il y a à préſent, comment voulez-vous que cela arrive ?

Le GARÇON.

Oh, il eſt vrai qu'il n'y a plus rien à craindre.

M. PILLIER.

Il y a des choſes bien plus intéreſſantes que tout cela. Avez-vous entendu parler de l'Opéra ?

Le GARÇON.

De l'Opéra ?

M. PILLIER.

Oui, de l'Opéra ?

Le GARÇON.

Oui, Monſieur, on dit qu'il y en a un nouveau.

M. PILLIER.

Je le ſçais parbleu bien, on ne veut pas donner des anciens.

Le GARÇON.

Mais les nouveaux ne dureront ils pas davantage ?

M. PILLIER.

Eh non vraiment ! malheureux Opéra ! & perſonne n'y penſe !

Le GARÇON.

Ah, tenez, Monſieur, voilà Monſieur Sanglier, que vous demandiez.

M. PILLIER.

Monſieur Sanglier?

Le GARÇON.

Oui, Monſieur.

M. PILLIER.

Nous allons voir ce qu'il nous dira.

Le GARÇON.

Vous ne voulez rien à préſent, Monſieur?

M. PILLIER.

Non, non.

SCENE II.

M. SANGLIER, M. PILLIER.

M. SANGLIER.

Ah, bonjour, Monſieur Pillier.

M. PILLIER.

Eh bien, Monſieur ſanglier, cette voix que vous diſiez que nous aurions?

M. SANGLIER.

Je n'en ai pas entendu dire la moindre

choſe, que ce que l'on nous en a dit avanthier.

M. PILLIER.

Et vous ne vous en êtes pas informé depuis?

M. SANGLIER.

Je n'en ſais pas davantage : les uns me diſent qu'elle eſt au concert de Lion, d'autres, à Rouen ; cela n'eſt pas clair & c'eſt dommage ; car on prétend que cétoit la même voix préciſément que celle de Mademoiſelle le Maure.

M. PILLIER.

Il faudroit donc qu'on y envoyât.

M. SANGLIER.

La moitié des gens diſent que l'on n'a pas beſoin de ces voix-là, qu'elles ne ſavent que crier & qu'elles ne chantent point.

M. PILLIER.

Voilà comme l'Opéra françois, la gloire de la Nation ſe perdra ! eſt-ce que vous ne voyez pas cela ?

M. SANGLIER.

Eh, je ne le vois que trop !

M. PILLIER.

Il faudroit donc ſonger à y remédier.

M. SANGLIER.

J'y ſonge auſſi ; mais cette diable de Muſique d'Opéra-Comique, nous écraſera tôt ou tard.

M. PILLIER.

Il faut pourtant prendre un parti, il n'y a pas à balancer.

M. SANGLIER.

Si l'on pouvoit donner des Opéra de Lully, il n'eſt pas douteux que nous reprendrions bientôt le deſſus, j'en ſuis bien ſûr, moi.

M. PILLIER.

Qu'on nous donne du Rameau ſeulement, allons je le veux bien, je le leur paſſe.

M. SANGLIER.

Du Rameau !

M. PILLIER.

Oui, Monſieur ; c'eſt toujours du véritable Opéra.

M. SANGLIER.

Si vous voulez.

M. PILLIER.

Il ne faut pas être ſi difficile.

M. SANGLIER.

Il eſt vrai qu'il y a du récitatif.

M. PILLIER.

Et de belles ſcenes!

M. SANGLIER.

Pas tant que dans Lully, voilà le vrai goût Francois & que je voudrois bien voir renaître, ſans cela nous ſommes perdus.

M. PILLIER.

Les Ballets nous écraſeront tout-à-fait, Monſieur, quand la Muſique nouvelle ne prendroit pas le deſſus.

M. SANGLIER.

Comment faire donc?

M. PILLIER.

Je n'en ſçais rien.

M. SANGLIER.

Il n'y a preſque plus de gens de notre parti.

M. PILLIER.

On ne veut que des Ariettes.

M. SANGLIER.

Et de la Danſe.

M. PILLIER.

Je cherche depuis longtemps quelque moyen de remédier à tout cela.

M. SANGLIER.

Et moi, donc ? Je ne reſte pas les bras croiſés. Croyez-vous que je ne gémiſſe pas de cette décadence du gôut ?

M. PILLIER.

Armide avoit réuſſi.

M. SANGLIER.

J'en eſpérois beaucoup.

M. PILLIER.

Il faudroit redonner Armide.

M. SANGLIER.

Sans doute, mais faites entendre cela à tout Paris.

M. PILLIER.

Ils aimeront mieux tout perdre.

M. SANGLIER.

Ils nous propoſerons de mettre l'Opera-Comique à l'Opéra, & d'y joindre des Ballets.

M. PILLIER.

Il ne faut pas le ſouffrir.

M. SANGLIER.

J'y ſuis bien réſolu.

M. PILLIER.

Mais comment l'empêcher ?

M. SANGLIER.

Emparez-vous du Parterre.

M. PILLIER.

Il n'y a plus perſonne de goût ?

M. SANGLIER.

Et dans le foyer ?

M. PILLIER.

On y vient parler nouvelles & chevaux pendant les Scenes & l'on n'en ſort que pour les Ballets

M. SANGLIER.

On ne penſe ſérieuſement à rien à préſent.

M. PILLIER.

Il n'y a que vous & moi qui nous occupions de cela.

M. SANGLIER.

Oui, mais nous y révons en vain, l'Opéra ſera detruit malgré nous.

M. PILLIER.

Voilà Monſieur Qu'importe, il faudroit le gagner, lui qui voit beaucoup de monde.

M. SANGLIER.

Bon ! il ne ſe ſoucie de rien.

M. PILLIER.

Il faut eſſayer, l'Opéra ne ſauroit lui être indifférent, il n'en manque pas un.

M. SANGLIER.

Eh bien, voyons ?

M. PILLIER.

Laiſſez moi faire.

SCENE III.

M. QU'IMPORTE, M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. PILLIER.

On voit bien qu'il n'y a pas d'Opéra, Monſieur, aujourd'hui, ſans quoi on ne vous verroit ſurement pas ici.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Moi, je vais à l'Opéra, aux Italiens, aux Francois, cela m'eſt égal.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit pas d'Opéra cependant, vous en ſeriez fâché ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Il y auroit autre choſe, ou bien j'irois à la promenade ces jours-là, ou je ferois des viſites.

M. PILLIER.

Mais vous n'entendriez plus de bonne Muſique francoiſe.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? j'entendrois toujours de la Muſique.

M. SANGLIER.

Quoi, de la Muſique d'Opéra-Comique ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Si elle me faiſoit plaiſir.

M. PILLIER.

Mais, c'eſt qu'il n'y a pas là de grandes voix.

M. QU'IMPORME.

Qu'importe ? pourvu qu'on les entende, voilà tout ce qu'il faut.

M. SANGLIER.

C'eſt vrai ; cependant il ſeroit fâcheux de perdre ces beaux récitatifs de Lully.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? n'avons-nous pas le récitatif obligé ?

M. PILLIER.

Ce n'eſt pas la même choſe.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? quand on ne ſe connoit pas en Muſique.

M. SANGLIER.

Sans doute ; mais je ne penſe pas que vous ne vous y connoiſſiez point.

M. QU'IMPORTE

Qu'importe, que vous le penſiez ou non? cela n'en eſt pas moins vrai.

M. PILLIER.

C'eſt une plaiſanterie & ſi vous ne vous connoiſſiez pas en Muſique, vous ne viendriez pas tous les jours à l'Opéra.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? moi j'y vas pour voir le monde, pour cauſer ou me chauffer.

M. SANGLIER.

Quoi, Monſieur, vous n'êtes pas affligé de voir qu'un Opéra eſt à préſent preſque tout ſans paroles?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je ne les ai jamais entendues.

M. PILLIER.

Comment, vous cauſiez donc pendant qu'on chantoit, vous ne pouviez pas prendre d'intérêt au Poëme.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je n'ai que faire d'aller m'intéreſſer à tout cela, je ſais ſeulement en gros qu'il y a deux Amans perſécutés, par deux perſonnes qui s'entendent enſemble pendant toute

toute la piéce pour les tourmenter ; mais qu'à la fin il viendra un Dieu qui raccommodera tout & que l'on danſera une Chaconne.

M. SANGLIER.

Et ſi l'on n'en danſoit pas ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? je ſuis toujours ſûr que l'on danſera quelque choſe.

M. PILLIER.

Mais il faut que les airs de violon ſoient bons, pour que l'on danſe bien.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? même quand on ne danſeroit pas ; pourvu que l'Opéra finiſſe & qu'on puiſſe aller ſur le Théatre après.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit plus d'Opéra, vous ne pourriez pas aller ſur le Théâtre.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? j'irois ailleurs, où je vais à préſent, par exemple. Adieu, Meſſieurs, je vous ſouhaite bien le bonjour.

M. PILLIER.

Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur.

SCENE IV.

M. SANGLIER, M. PILLIER.

M. SANGLIER.

Nous nous étions bien adreſſés, pour fortifier notre parti, Monſieur Pillier, qu'en dites-vous?

M. PILLIER.

Ma foi, Monſieur Sanglier, cela va mal pour nous; il y a à Paris comme cela mille gens qui profitent de tout & qui ne ſe ſoucient de rien.

M. SANGLIER.

Oui & ils jetteroient les hauts cris ſi on leur retranchoit quelque choſe de ce dont ils ne s'inquiettent point.

M. PILLIER.

Cela eſt ſûr, nous avons la peine & eux le plaiſir; demandez-moi pourquoi? par exemple.

M. SANGLIER.

C'eſt que nous ſommes trop bons.

M. PILLIER.

C'eſt vrai; mais comme c'eſt le bien public qui nous occupe, il ne faut pas s'y refuſer.

M. SANGLIER.

Non vraiment, il faut être citoyen avant tout.

M. PILLIER.

Ah voilà Monsieur Pointdutout; c'est un homme qui a les meilleurs expédiens du monde dans tous les cas.

M. SANGLIER.

Vous le croyez ?

M. PILLIER.

Ma foi on me l'a dit.

M. SANGLIER.

Tant-mieux, voilà ce qu'on appelle un homme enfin.

SCENE V.

M. POINTDUTOUT, M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. PILLIER.

MONSIEUR, je parie que vous vous ennuyez aujourd'hui ; parce qu'il n'y a pas d'Opéra ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, Monſieur, je ne m'ennuie jamais; quand on a. *Il montre ſon pouce, le premier doigt & le ſecond.* Cela, cela, & cela, on ne ſçauroit s'ennuyer. *

M. SANGLIER.

Vous êtes bienheureux, Monſieur, voilà ce qu'on appelle avoir des reſſources; mais dans les grandes affaires, il faut de grands moyen pour les faire réuſſir.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout : écoutez-moi. Avec cela, cela, & cela, vous ferez toutes les affaires du monde, je dis même celles de la plus grande conſéquence.

M. PILLIER.

Donnez-nous donc un moyen pour ſoutenir l'Opéra; car ſi l'on n'y prend garde, il tombera inceſſamment.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout; avec cela, cela, & cela, il ne tombera jamais.

M. PILLIER.

Mais, Monſieur, vous ne prenez pas garde à

* Toutes les fois qu'il dit cela, cela & cela, il montre les mêmes doigts.

une choſe ſans doute ; pour que l'Opéra François ſe ſoutienne, il faut de belles voix.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, de belles voix, de belles voix ! Pour quoi faire ? Il ne faut point de belles voix, il ne faut que cela, cela & cela.

M. SANGLIER.

J'entends bien ce que veut dire Monſieur, moi.

M. PILLIER.

Quoi donc ?

M. SANGLIER.

C'eſt trois choſes.

M. PILLIER.

Mais encore ?

M. SANGLIER.

Un bon Poëme, une bonne Muſique & des Acteurs qui chantent bien & qui ſachent bien débiter.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, on peut s'en paſſer très-bien.

M. PILLIER.

Vous ne voulez pas un bon Poëme ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Pas de bonne Muſique?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Pas de bons Chanteurs?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Vous ne voulez donc que des Ariettes?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Des Ballets?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Des décorations?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Quoi, pour avoir un Opéra, il ne faut pas

avoir tout ce que nous venons de vous nommer ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'en ai que faire, il n'y a rien de si difficile à réunir. D'abord que j'ai cela, cela, & cela, je suis sûr d'avoir un Opéra toute la vie, & un Opéra excellent.

M. SANGLIER.

Vous conviendrez pourtant qu'il ne faut rien épargner pour avoir un Opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, la dépense n'est pas nécessaire, on aime l'Opéra à Paris & quel qu'il soit, je suis sûr avec cela, cela & cela, qu'il y aura toujours du Monde.

M. PILLIER.

Je vous entends à présent.

M. SANGLIER.

Je ne le comprends pas moi.

M PILLIER.

Il n'y a pourtant rien de si aisé. Monsieur veut dire que les petites Loges soutiendront toujours l'Opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'ai que faire des petites

Loges, il n'y en auroit pas, qu'avec cela, cela & cela, je ne m'embaraſſe de rien.

M. SANGLIER.

Oui, oui, Monſieur, vous avez raiſon, cela eſt clair à préſent.

M. PILLIER *rêvant.*

Je ne devine pas.

M. SANGLIER.

Comment, vous ne voyez pas que Monſieur, veut dire que le Monde attire le Monde & que l'habitude d'aller à l'Opéra y fera toujours aller ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, ce n'eſt point l'habitude qui y fera venir ; mais j'attirerai toujours tout Paris, avec cela, cela & cela.

M. PILLIER, *ſouriant.*

Ah, oui, oui.

M. SANGLIER.

Comment ?

M. PILLIER.

Avec les Actrices, les Danſeuſes.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout. Les Actrices, les Danſeuſes ne me font rien. Je ne veux pas autre choſe que ce que je vous dis ; cela, cela, & cela.

M. SANGLIER.

Pour moi, rien ne me raſſure.

M. PILLIER.

Je n'ai que l'eſpoir des anciens Opéra.

M. SANGLIER.

Voilà ce qu'il faudroit perſuader de donner aux Directeurs.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Comment, Monſieur, vous ne le croyez pas ?

M. SANGLIER.

C'eſt s'aveugler, je vous aſſure, que de penſer autrement.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je ne m'aveugle point & vous avez tort de vous déſeſpérer.

M. PILLIER.

Quand on n'a pas d'autres reſſources, car vous en conviendrez bien ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout; ſongez donc que vous avez cela cela & cela; tranquiliſez-vous; je vous ſouhaite bien le bon ſoir. *Il s'en va.* Ecoutez,

n'oubliez jamais que vous avez cela, cela & cela, & vous ne vous déſeſpérerez pas.

SCENE DERNIERE.

M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. SANGLIER.

Eh bien, Monſieur Pillier ?

M. PILLIER.

Eh, bien ; Monſieur Sanglier, que dites-vous ?

M. SANGLIER.

Je dis toujours qu'il n'y aura bientôt plus d'Opéra,

M. PILLIER.

Et moi auſſi.

M. SANGLIER.

Nous ſommes perdus !

M. PILLIER.

Je n'en puis plus douter. *Ils s'en vont.*

LE

BON MARI,

CINQUANTE-CINQUIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

Le COMTE DE BOURVILLE.

La COMTESSE DE BOURVILLE.

Le VICOMTE DES COINSIERES.

Le CHEVALIER DE LA CERISAYE.

DUVAL, *Valet de Chambre de la Comteſſe de Bourville.*

La Scene eſt chez la Comteſſe de Bourville.

LE
BON MARI,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le VICOMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

MAIS dis-moi donc, Vicomte, qu'eſt-ce que c'eſt que cette conduite-là ? Que viens-tu faire encore ici ?

Le VICOMTE.

Ce que j'y ai toujours fait depuis que j'y viens.

Le CHEVALIER.

Quoi, n'as-tu pas quitté la Comteſſe ?

Le VICOMTE.

Moi la quitter ? j'en ſerois au déſeſpoir, je l'aime réellement, j'en ſuis aimé à la fureur, pourquoi la quitterois je ? non, jamais je n'aurai cette penſée.

Le CHEVALIER.

Voilà un très-beau projet de conſtance, il eſt rare ; mais entendons-nous. Qu'eſt-ce que tu fais de la Marquiſe de Villenon ?

Le VICOMTE.

De la Marquiſe ?

Le CHEVALIER.

Oui, parle-moi naturellement ?

Le VICOMTE.

La Marquiſe eſt aimable ; mais elle ne vaut pas la Comteſſe.

Le CHEVALIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette fantaiſie de les avoir enſemble ?

Le VICOMTE.

Paix donc, ſi on t'entendoit.

Le CHEVALIER.

Eh bien, réponds-moi nettement là-deſſus.

Le VICOMTE.

Pourquoi cela ?

Le CHEVALIER.

C'eſt que tu es venu me troubler dans le moment où j'eſpérois toucher la Marquiſe, & que tu as renverſé tous mes projets. Si tu l'aimois véritablement, je ne te dirois rien; mais vouloir la conſerver en même tems que la Comteſſe; c'eſt les trahir toutes les deux.

Le VICOMTE.

Les trahir! c'eſt un grand mot. Si je leur plais également, c'eſt au contraire faire à la fois le bonheur de deux femmes.

Le CHEVALIER.

Tout cela eſt bon pour la plaiſanterie; mais ſi tu reſtes attaché à la Comteſſe, je te réponds que j'emploirai tous mes ſoins pour réuſſir auprès de la Marquiſe.

Le VICOMTE.

A la bonne heure, je ne ſçaurois t'en empêcher.

Le CHEVALIER.

Je ne négligerai rien, je t'en avertis.

Le VICOMTE.

Je te le conſeille.

Le CHEVALIER.

Tu n'auras point de reproches à me faire, après ce que je viens de te dire.

Le VICOMTE.

Un rival eſt un triomphe de plus.

Le CHEVALIER.

Tu parles en homme bien ſûr de plaire.

Le VICOMTE.

On plaît toujours quand on eſt aimé.

Le CHEVALIER.

Mais on peut ceſſer de l'être.

Le VICOMTE.

Il eſt vrai que cela arrive quelquefois, & il ne faut que de certains hommes, comme j'en connois, pour donner à une femme la réputation d'être légère.

Le CHEVALIER.

Tu n'as donc jamais connu de ces femmes-là ?

Le VICOMTE.

Non ; parce que j'ai ſçu les fixer.

Le CHEVALIER.

A la bonne heure ; nous verrons ſi tu parleras toujours ſur le même ton.

Le VICOMTE.

Je l'eſpére.

Le CHEVALIER.

Adieu, tu vois que je me comporte en galant Homme. Le

Le VICOMTE.

Tous les Hommes ont le droit de tenter fortune auprès des Femmes, & lorſqu'elles changent ce n'eſt qu'à elles qu'il faut s'en prendre; & très-ſérieuſement, je ne me brouillerai jamais avec mon ami, parce qu'il aura trouvé le moyen de plaire mieux que moi.

Le CHEVALIER.

Si tu deviens modeſte, tu ne vaux plus rien, je m'enfuis.

SCENE II.

La COMTESSE, Le VICOMTE.

La COMTESSE, *entrant par une autre porte.*

LE Chevalier n'eſt plus ici?

Le VICOMTE.

Non, Madame.

La COMTESSE.

Mais il étoit avec vous tout-à-l'heure.

Le VICOMTE.

Il vient de ſortir dans l'inſtant.

La COMTESSE.

Je croyois qu'il m'auroit attendu.

Le VICOMTE.

Ces regrets m'étonnent, je ne saurois m'empêcher de vous le dire, Madame. J'osois me flatter que vous ne seriez pas fâchée de vous trouver seule avec moi.

La COMTESSE.

Vous vous flattiez un peu légérement, comme vous le voyez.

Le VICOMTE.

Ce n'est pas sérieusement que vous dites cela ?

La COMTESSE.

Très-sérieusement.

Le VICOMTE.

Madame, expliquez-vous de grace.

La COMTESSE.

Expliquez-moi, vous-même, pourquoi pendant que j'ai été à Courci, je ne vous y ai vu qu'une fois, une seule fois en quinze jours ! il y a six mois que vous n'auriez pas été si longtems sans me voir.

Le VICOMTE.

J'ai eu l'honneur de vous dire & de vous

mander, que les affaires de mon Régiment m'obligeoient d'être à Verſailles, preſque tous les jours.

La COMTESSE.

Ce n'eſt pas ce que vous m'avez dit que je veux ſavoir ; c'eſt ce qui eſt, ce que vous ne m'avez pas dit.

Le VICOMTE.

Je ſerois bien embarraſſé de vous dire autre choſe.

La COMTESSE.

Je le crois ; puiſque vous ne me le dites pas. Avez-vous des projets d'ambition qui puiſſent m'allarmer ? Ne le craignez pas, je ſçaurai ſacrifier tout à votre gloire, & je ne me plaindrai pas.

Le VICOMTE.

Moi, avoir d'autre ambition que de vous aimer & de vous plaire toute ma vie ! Ah, Madame, ne le croyez pas, l'ambition étouffe la tendreſſe, elle eſt avide, ne jouit jamais & je perdrois pour elle un bonheur réel, ſans lequel il me ſeroit impoſſible de vivre. Non, Madame, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Banniſſez toutes ces craintes, je

vous en ſupplie, pour votre repos & pour le mien.

La COMTESSE.

Ah, Vicomte! je ne ſçai pourquoi ; mais je ne puis m'ôter de l'eſprit que vous me trompez.

Le VICOMTE.

Vous pouvez me ſoupçonner....

La COMTESSE.

Je me le reproche ; mais en même temps rien ne peut me raſſurer, ni ce que je me dis en votre faveur, ni ce que vous me dites vous-même.

Le VICOMTE.

Souvenez-vous du tourment que vous ont donné les ſoupçons que vous avez eus que j'aimois Madame d'Ancille.

La COMTESSE.

Eh bien voilà juſtement ce que j'ai déja penſé, je vous vois le même air & la même conduite que dans ce tems-là.

Le VICOMTE.

Cependant, vous avez été bien ſûre que je ne l'aimois pas.

La COMTESSE.

Bien ſure; parce que vous m'avez dit que je me trompois & que je trouvois indigne de vous & de moi de ne vous pas croire, & de faire d'autre recherche pour ſavoir ſi cela étoit vrai; voilà comme je ſuis.

Le VICOMTE.

Et vous pourriez avec cette façon de penſer & d'aimer, croire que je vous ſacrifierois à un autre! où trouverai-je rien auſſi digne de m'attacher pour la vie? Ah, Madame, rendez-vous plus de juſtice...

La COMTESSE.

Si vous me trompiez, Vicomte, à quels maux ne ſerois-je pas en proie! ſongez donc à tout ce que j'ai ſouffert pour réſiſter à ce penchant invincible où tout m'entraînoit malgré moi; les reproches que je me ſuis toujours faits & que je me fais encore, ſans ceſſe, de tromper un mari, dont je n'ai jamais eu un inſtant lieu de me plaindre.

Le VICOMTE.

Mais il n'a point d'amour pour vous.

La COMTESSE.

Cela peut être; mais il m'eſtime & être tou-

jours au moment de ne pas mériter cette eſtime & craindre de me voir confondue avec tant d'autres Femmes, eſt un ſupplice continuel. S'il étoit poſſible que ce fût pour un ingrat, j'en mourrois de douleur.

Le VICOMTE.

Que dites-vous, Comteſſe, moi Ingrat!...

La COMTESSE.

Je le crains.

Le VICOMTE, *à genoux.*

Je jure à vos pieds...

La COMTESSE.

Ah, Vicomte!... O Ciel! levez-vous; c'eſt mon mari. Il vous a vû, je ſuis perdue!

Le VICOMTE, *toujours à genoux.*

Non, non, laiſſez-moi faire, & ne vous troublez pas.

SCENE III.

Le COMTE, La COMTESSE, Le VICOMTE.

Le VICOMTE, *ſe levant lentement.*

Ah, Comte, je vous en prie aidez-moi à

obtenir de la Comtesse de me raccommoder avec une Femme que j'aime, il ne s'agit que de lui persuader que j'ai soupé hier ici, & elle ne veut pas consentir à le lui dire ; c'est en vain que je l'en prie, elle me désespére.

Le COMTE.

La ruse que vous employez là pour détourner mes idées, mon cher Vicomte, est tout-à-fait spirituelle ; mais par malheur pour vous j'ai lu dans la Bibliotheque de campagne l'histoire du Comte de Tende, & je connois cetet situation-là.

Le VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

Le COMTE.

Que les maris des Romans ne sont pas faits comme ceux d'à présent, non plus que les amans. Ces derniers ne trompoient que les maris ; mais jamais les femmes. La mode change tout.

Le VICOMTE.

Quelle erreur ! quoi....

Le COMTE.

Il n'y a point d'erreur à cela, & je ne pardonne jamais, à qui se donne pour un galant homme : de tromper une femme : je suis bien

ſûr que je paſſerai pour ridicule en paroiſſant auſſi délicat.

Le VICOMTE.

Ridicule, non vraiment, je penſe comme vous.

Le COMTE.

Pourquoi donc agir différemment?

Le VICOMTE.

C'eſt un perſiflage que tout cela.

Le COMTE.

Je ne perſifle point, je ſais très-bien que vous êtes attaché depuis près d'un mois à la Marquiſe de Villenon.

La COMTESSE.

Moi?

Le COMTE.

Oui, vous, & trahir une femme honnête pour une femme auſſi légère, rien n'eſt plus affreux!

Le VICOMTE.

Je vous aſſure que je n'aime point Madame de Villenon.

Le COMTE.

Vraiment je ſai bien vous n'irez pas en convenir ici.

Le VICOMTE.

Ni ici, ni ailleurs.

Le COMTE.

Allons, allons, je ſais là-deſſus tout ce que l'on peut ſavoir. *Il veut s'en aller.*

Le VICOMTE.

Non, attendez, que je vous explique....

Le COMTE.

Cela ne me regarde pas, je ne me mêle des affaires de perſonne.

Le VICOMTE.

Il m'eſt très-important de vous déſabuſer.

Le COMTE.

Chacun a ſa maniere de ſe comporter.

Le VICOMTE.

Si vous vouliez m'entendre....

Le COMTE.

Cela eſt inutile. Que diable pourriez-vous me dire, vos principes ſont différens des miens, & quand on penſe différemment, on ne ſe perſuade jamais l'un l'autre.

Le VICOMTE.

Mais je penſe comme vous & je vous jure que je ne tromperois jamais une femme; quand il s'agiroit de tout au monde....

Le COMTE.

Ce n'eſt pas à moi que l'on fait croire ces choſes-là. Adieu, adieu.

Le VICOMTE.

En vérité, Comte, je peux vous déſabuſer. Revenez.

Le COMTE.

Oui, je reviens; mais c'eſt pour vous dire que vous êtes un Etourdi : il falloit me mettre dans votre confidence pour m'empêcher de dévoiler votre ſecret, cela eût été même très-adroit & bien plus neuf que ce que vous avez voulu me faire croire, quand je vous ai trouvéaux genoux de Madame. *Il ſort.*

SCENE IV.

La COMTESSE, Le VICOMTE,

Le VICOMTE *à la Comteſſe qui veut rentrer chez elle.*

MADAME, que faites-vous?

La COMTESSE.

Non, Monſieur, ne me retenez pas, ou craignez mon indignation.

Le VICOMTE.

Il n'y a rien à quoi je ne m'expoſe plutôt que de vous laiſſer daus une auſſi cruelle erreur. Le Comte n'eſt point jaloux, je le ſais ; mais l'amour-propre apparemment lui fait employer ce moyen pour me perdre auprès de vous, cela n'eſt pas difficile à comprendre ; comment vous-même ne l'avez-vous pas imaginé, & n'avez-vous pas cherché à ne me pas trouver coupable ?

La COMTESSE.

Seroit-il poſſible ?...

Le VICOMTE.

Madame, en vérité, j'ai lieu de me plaindre de la facilité avec laquelle vous vous livrez à tout ce qui peut me détruire auprès de vous.

La COMTESSE.

Non ſeulement je vous perds ; mais je perds encore l'eſtime de mon mari !

Le VICOMTE.

Vous ne me perdrez, point Madame, & vous ne me perdrez jamais. Quant à l'eſtime de votre mari, elle ne ſauroit être diminuée. Sa maniere de penſer n'eſt point différente de celle de tout le monde. Ce qui perd une Femme

à préſent c'eſt le choix qu'elle fait, voilà ſur quoi on peut ſe récrier, quand l'Homme qui s'attache à elle eſt un Homme réellement mépriſable.

La COMTESSE.

Quelle morale ! pouvez-vous croire que je l'adopte, & que ſans cette chaîne qui me tyranniſe j'euſſe jamais voulu la ſuivre ? Je ſai qu'on plaint & même qu'on a dans le monde une ridicule vénération pour une Femme qui a un attachement durable ; mais pour cela peut-elle ne pas ſentir qu'elle agit contre ſes devoirs, contre ce qu'elle ſe doit à elle-même ?

Le VICOMTE.

Ce qu'elle ſe doit ! mais ſe doit-elle plus que ſon mari ne lui doit ?

La COMTESSE.

Les torts des autres peuvent-ils nous excuſer ? Le penchant nous entraîne & ſi l'on avoit le courage de le combattre plus fortement....

Le VICOMTE.

Ah, banniſſez ces idées, ne vous occupez à l'avenir que de la douceur d'aimer & d'être aimée. C'eſt un bien auquel il ne faut point mêler d'amertume ; vous devez être ſûre de moi, ne me cachez rien de ce qui ſe paſſe

dans votre ame, je ne veux pas y laiſſer établir le plus léger ſoupçon, je vous ſacrifierai tout; il n'eſt pas juſte que vous ayez la moindre inquiétude. Promettez-moi donc de me mettre à portée de détruire toutes celles qui pourroient naître, & je vous jure que jamais....

SCENE V.

La COMTESSE, Le VICOMTE, DUVAL.

DUVAL, *donnant une lettre à la Comteſſe.*

MADAME; c'eſt de la part de Madame la Marquiſe de Villenon.

La COMTESSE.

La Marquiſe de Villenon?

DUVAL.

Et il n'y a point de réponſe.

La COMTESSE.

C'eſt aſſez.

Le VICOMTE, *à part & troublé.*

O Ciel! que peut-elle lui mander?

SCENE VI.

LA COMTESSE, Le VICOMTE.

La COMTESSE, *après avoir lu la lettre.*

Mes preſſentimens étoient donc vrais !

Le VICOMTE.

Ah, Madame, pourriez-vous croire...

La COMTESSE.

Oui, Monſieur, je vous crois capable de tout. Voyez le billet de la Marquiſe. *Elle lit.*

» Le Vicomte m'avoit juré qu'il ne vous » aimoit plus, Madame, il nous trompoit » également, je vous l'abandonne & je ne » veux le revoir de ma vie.

Le VICOMTE.

Ne croyez pas, Madame, qu'elle veuille ne plus me voir, elle veut me brouiller avec vous, voilà tout; elle ſe vange de ma froideur pour elle....

La COMTESSE.

Pouvez-vous eſpérer de me tromper davantage ? Votre ingratitude anéantit tout l'a-

mour que j'avois pour vous. Il ne me reſte que le regret de vous avoir aimé.

Le VICOMTE.

Que dites-vous ? quoi, Madame...

La COMTESSE.

C'en eſt aſſez, ne me revoyez jamais. *Elle ſort.*

Le VICOMTE, *douloureuſement.*

Le Chevalier ne m'a que trop bien tenu parole, je perds tout en un jour, je ſuis déſeſpéré ? *Il s'en va.*

LA

LA
CORBEILLE
DE
MARIAGE,

CINQUANTE-SIXIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Le CHEVALIER DE ROUVAL.

VICTOIRE, *Femme de Chambre de Mlle de Péraudiere.*

M. DE BOURSAULE, *Oncle de Mlle de Péraudiere & ſon Tuteur.*

M. BOURNIN, *Notaire.*

COMTOIS, *Laquais de Madame de Péraudiere.*

La Scene eſt dans le Jardin de Madame de Péraudiere à la Campagne.

LA CORBEILLE DE MARIAGE, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle DE PÉRAUDIERE, VICTOIRE.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Eh bien, Victoire, le Chevalier viendra-t-il ?

VICTOIRE.

Oui, Mademoiselle, il étoit chez lui, & il me l'a promis.

Mlle DE PERAUDIERE.

Comment t'a-t-il reçu, quand tu lui as parlé de moi ?

VICTOIRE.

D'abord il a ſouri, & puis il a pris un air très-ſérieux ; il m'a demandé ſi je ſavois ce que vous aviez à lui dire ; je lui ai répondu que non, j'irai le ſavoir dans l'inſtant, tu peux lui aſſurer, a-t-il repris : Je lui ai remis la clef de la porte de la ruelle & je ſuis revenue tout de ſuite.

Mlle DEPÉRAUDIERE.

Il avoit donc l'air tranquille ?

VICTOIRE.

Oui, tantot gai, tantot ſérieux.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

L'ingrat ! il épouſe Mademoiſelle de Charville.

VICTOIRE.

Mademoiſelle de Charville, avec qui vous avez été au Couvent ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Elle-même.

VICTOIRE.

Elle eſt bien jolie au moins, je l'ai vu à Paris il n'y a pas quinze jours. Et qui vous a mandé cela ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt Mademoiſelle Alari, qui l'a dit hier à quelqu'un, qui me l'a redit.

VICTOIRE.

Il faut que cela ſoit vrai ; car Mademoiſelle Alari, eſt ſa Marchande de mode.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt une trahiſon affreuſe ! je ne puis croire après cela qu'il oſe ſe préſenter devant moi.

VICTOIRE.

Je vous aſſure qu'il viendra.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais que pourra-t-il me dire ?

VICTOIRE.

Je n'en ſai rien.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

M'avoir juré qu'il m'aimeroit toujours, & en épouſer une autre !

VICTOIRE.

Mademoiſelle, j'entends du bruit à la petite porte ; c'eſt peut-être lui.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne t'éloigne pas & avertis-nous ſi ma mere venoit, afin qu'elle ne nous ſurprenne pas.

SCENE II.

Mlle DE PÉRAUDIERE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

COMMENT, Mademoiſelle, vous conſentez enfin à me voir, à m'entendre ! Etre dans le même lieu que vous depuis deux mois, ne pouvoir ni vous parler, ni vous écrire, & parce que vous ne le voulez pas.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne vous ai-je pas dit mes raiſons ; ſi ma Mere eût ſoupçonné la moindre intelligence entre nous, tout notre eſpoir n'étoit-il pas détruit ? Ne valoit il pas mieux attendre avec prudence l'arrivée de mon Oncle ; puiſqu'il eſt mon tuteur, qu'il conſent à tout, & qu'il y fera conſentir ma mere ?

Le CHEVALIER.

Mais pourquoi avez-vous pû croire que Madame votre mere me connoiſſant, s'oppoſeroit à notre mariage ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt une foibleſſe qu'il étoit inutile de vous

dire ; mais que je veux bien vous apprendre à préſent, pour vous prouver à quel point vous avez tort. Vous ſçavez combien ma mere aime à plaire ; mais vous ne ſavez pas quelle eſt la ſource de l'humeur qui s'eſt emparée d'elle depuis quelque temps ; c'eſt la crainte de vieillir qui la tourmente continuellement ; je lui ai entendu dire qu'elle ne concevoit pas comment une femme encore jeune pouvoit ſupporter le tître de grande mere. Après cela, croyez-vous que l'idée de me voir vous épouſer pourroit lui plaire? non elle n'y conſentira jamais que lorſqu'elle y ſera forcée & bruſquement, ſans pouvoir eſpérer de l'empêcher.

Le CHEVALIER.

Ah, quand on aime bien, il eſt ſi doux de le prouver, qu'on eſt moins occupée que vous ne l'étiez de toutes ces craintes.

Mlle DÉPERAUDIERE.

Et quand on aime bien, ſe rebute-t-on ſi facilement & ſe détermine-t on à en epouſer un autre ? Croyez-vous que j'en euſſe été capable ? non, jamais, je me ſerois reprochée juſqu'à cette penſée.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Vous croyez donc ? ... quoi, vous m'aimez toujours !

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Moi qui faiſois tout mon bonheur de l'eſpoir d'une union délicieuſe, je ne m'occupois que d'un ingrat !

Le CHEVALIER.

O Ciel ! que dites-vous ? ...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ce n'étoit donc qu'un goût foible, paſſager ; peut-être ſeulement le plaiſir de vous voir aimer ? je frémis de le penſer !

Le CHEVALIER,

Mais écoutez-moi. ...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, je ne veux plus rien entendre ; & je n'ai voulu vous voir que pour vous dire que je vais vous bannir entierement de mon cœur.

Le CHEVALIER.

Ah, vous me raviſſez !

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Quoi, vous inſultez à ma douleur ! perfide !

Le CHEVALIER.

Je ne me ſens pas de joie. Arretez.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, laiſſez-moi vous fuir pour jamais.

Le CHEVALIER.

Non, vous ne me fuirez point, apprenez...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Je n'en ſais que trop ; ce n'étoit donc que pour jouir de mon déſeſpoir que vous avez pu conſentir encore à me voir ! ce n'étoit que....

Le CHEVALIER.

Ah, je vous prie de m'écouter, vous ne me condamnerez point, j'en ſuis bien ſûr.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Et comment voulez-vous que j'approuve ce mariage ? je le devrois, je devrois ſentir que je ſuis trop heureuſe de n'être point engagée avec un homme qui ne vouloit que me tromper, qui ne m'a jamais aimée ; mais....

Le CHEVALIER.

Vous m'offenſez cruellement par cette penſée, calmez-vous, ce mariage ne ſe fera point.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Il ne ſe fera point ?

Le CHEVALIER.

Non, il n'a même jamais dû ſe faire.

Mlle DE PÉRAUDIERE, *avec joie*

Je ne vous comprends pas, ſe pourroit-il...

Le CHEVALIER.

La contrainte où vous m'avez fait vivre depuis deux mois, l'excès de précaution & de prudence que vous avez exigée de moi, tout cela m'a tourné la tête, je me ſuis cru à la veille de vous perdre.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Comment?

LE CHEVALIER.

J'ai vu tant de fois des Demoiſelles avec beaucoup d'amour ne pouvoir pas réſiſter à leurs parens & prendre le parti d'éloigner d'elles ſous quelque pretexte, leur amant pour éviter leurs reproches & ſe rendre plus capables d'obéir à ce qu'on exigeoit d'elles, que j'ai craint que vous n'employaſſiez ce moyen pour conſentir à me perdre.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ah, Chevalier! vous m'avez cru capable de vous abandonner?

LE CHEVALIER.

Quand on aime vivement, on s'allarme de même, j'ai voulu vous forcer de rompre ce ſilence qui me déſeſpéroit, pour voir ſi je ne me trompois pas & calmer mes inquiétudes.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Et qu'avez-vous fait ? je crains que vous ne vous ſoyez trop engagé, pour pouvoir à préſent....

Le CHEVALIER.

Il n'y a pas même l'apparence d'engagement. Pour vous faire parvenir que j'allois me marier, je n'ai fait autre choſe qu'envoyer un inconnu, avec un air de myſtere, commander une Corbeille de Mariage chez Mademoiſelle Alari, & il a nommé Mademoiſelle de Charville, plutôt qu'un autre ; voilà tout. Mais ce n'a pas été ſans craindre que ce moyen ne fût inutile ſi vous aviez conſenti à en épouſer un autre.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ah, Chevalier ! j'ai donc eu tort de vous ſoupçonner d'être infidelle & vous m'aimez toujours ?

Le CHEVALIER.

Eh, puis-je faire autrement ? J'aimerois mieux mourir que de ceſſer jamais....

SCENE IV.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE, Le CHEVALIER, Mlle DE PÉRAUDIERE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah, Mademoiſelle. Voilà Madame votre mere, elle a ſûrement vu Monſieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Laiſſez-moi faire & ne démentez point tout ce que je lui dirai.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Que faites-vous donc ici, avec Monſieur, Mademoiſelle ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Tenez, Monſieur le Chevalier, dites vous-même à ma mere, ce que vous me diſiez.

Le CHEVALIER.

Moi, Mademoiſelle, je n'oſerois jamais.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur ? Parlez, je vous prie.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne puis.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE *d'un air ſévere.*

Et vous, Mademoiſelle ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Vous paroiſſez fâchée, ce n'eſt pas ma faute.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Comment ce n'eſt pas votre faute.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, ma mere, & c'eſt à vous-même qu'il faut s'en prendre, ſi cela peut vous déplaire.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Quoi, expliquez-vous ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais c'eſt qu'il me ſemble qu'il n'eſt pas décent que ce ſoit moi qui vous l'apprenne.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Vous m'impatientez, je veux abſolument que vous parliez.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

J'obéïs. Monſieur le Chevalier m'avoit en-

tendu dire quelquefois, la répugnance que j'aurois de vous voir remarier.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

La répugnance, votre répugnance ne me feroit rien ſi j'en avois envie, & je me remarierai quand il me plaira, entendez-vous, Mademoiſelle?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Je le ſai bien, ma mere.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Qu'eſt-ce que fait ici votre répugnance?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt qu'il dit qu'il y a quelqu'un qui voudroit bien avoir le bonheur de vous plaire & qui craint de ne pas réuſſir; parce que je pourois lui nuire auprès de vous.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Il me connoît bien, oui, je vous conſulterai; je ne crois pas un mot de cela, on ne ſonge guère à une veuve qui a une Fille de treize ans; car, Monſieur, il faut que vous ſachiez que ma Fille n'a que cela, quoiqu'elle paroiſſe davantage & je ne conçois pas pourquoi elle eſt ſi formée; car j'ai été mariée bien jeune au moins.

Le CHEVALIER.

Vous n'avez pas beſoin de le dire, Madame.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Si tout ce que je viens d'entendre eſt vrai, j'eſpére que je ſaurai quel eſt celui pour qui vous vous intéreſſez, Monſieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Quel qu'il ſoit, je jure bien qu'il ne ſera jamais mon beau-pere.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Vous jurez bien, Mademoiſelle, voyez un peu l'aſſurance : j'aurois preſque envie de vous faire voir le contraire pour vous apprendre à parler : mais helas ! après la perte que j'ai faite de mon mari, il faudroit une ame bien ſenſible pour la réparer.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt ce que Monſieur le Chevalier dit auſſi que vous trouveriez dans celui qui ſe propoſe ; c'eſt un homme qui veut être aimé avant que d'épouſer, qui veut pandant un an éprouver celle qu'il aime, pour s'en aſſurer.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Mais vraiment ; c'eſt un homme très-délicat ; c'eſt un tréſor dans le ſiécle où nous ſommes.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt un homme fort peu empreſſé de vous avoir, moi, je n'y vois que cela.

VICTOIRE.

Pour moi, je penſe comme Mademoiſelle.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Voilà comme la jeuneſſe penſe à préſent. Monſieur, je veux abſolument connoître cet homme-là.

Le CHEVALIER.

Madame, il ſeroit trop heureux de pouvoir réuſſir à vous plaire.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Il faut abſolument que vous me l'ameniez.

Le CHEVALIER, *embaraſſé.*

Madame... *Il regarde Mlle de Péraudiere.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux de ma fille, ſi elle le trouve bon; d'abord que je le deſire, cela ſuffit.

Le CHEVALIER.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, Madame.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Mais en attendant, Monſieur le Chevalier,

ne

ne puis-je pas toujours ſavoir qui c'eſt, ſavoir ſon nom du moins ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Pour moi à votre place il y a longtems que je l'aurois demandé. Allons, Monſieur, dites donc ?

Le CHEVALIER.

Mais...

Mme. DE PERAUDIERE.

Vous vous troublez.

Mlle DE PERAUDIERE.

Ma mere, j'ai deviné.

Mme. DE PERAUDIERE.

Comment ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ſçai qui c'eſt.

Mme. DE PERAUDIERE.

Si c'eſt ce que j'imagine...

Mlle DE PERAUDIERE.

Eh oui, ſurement ; c'eſt lui-même.

Le CHEVALIER, *à part.*

Ah ! je ſuis perdu !

Mme. DE PERAUDIERE, *minaudant.*

Eh bien, Monſieur ?

Le CHEVALIER, *regardant Mlle de Peraudiere, qui lui fait ſigne de dire oui.* Oui, Madame. *à part.* Je ne ſçai où j'en ſuis.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

La modeſtie avec laquelle vous vous annoncez eſt d'un heureux préſage, je ne ſuis point coquette; mais je jurerois preſque que vous êtes incapable de jamais tromper.

Le CHEVALIER.

Ah, Madame, ſi vous ſçaviez ce que cela me coûte!

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Ce que cela vous couteroit, j'en ſuis perſuadée, tenez, Chevalier, votre trouble peint plus que tout ce que vous pourriez dire. Oui, Mademoiſelle, voilà comme on aime & comme on doit aimer; mais vous n'êtes pas capable de concevoir toute cette délicateſſe, vous.

Mlle DE PERAUDIERE.

Je n'ai pas autant d'expérience que vous, ma mere.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Pourquoi voulez-vous donc parler? En vé-

rité, Chevalier, je crois que pour vous convaincre de ma ſenſibilité, vous n'aurez pas beſoin d'attendre un an.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne ſuis pas accoutumé à me flatter de l'eſpoir d'être heûreux, je l'ai dit à Mademoiſelle, & je n'ai pas l'honneur d'être aſſez connu de vous, Madame, pour eſpérer que vous puiſſiez penſer longtems auſſi favorablement de moi,

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Quand même vous auriez quelques défauts, je le ſuppoſe, chacun n'a-t-il pas les ſiens? l'amour les fait diſparoître & le deſir de plaire corrige tout.

Mlle DE PERAUDIERE, *ſouriant.*

Il y a des choſes dont on ne ſe corrige jamais.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Oui vous, qui êtes opiniâtre, qui voudriez peut-être vous oppoſer aux deſirs de Monſieur le Chevalier, & qui ſeriez trop heureuſe de lui reſſembler; oui, M. le Chevalier, je ne veux plus que nous nous quittions, vous êtes un exemple pour ma fille dont

je lui conseille de profiter, je veux qu'elle apprenne comme la douceur a seule le droit de charmer l'ame.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne croyois pas devoir être cité jamais comme un modéle.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Quand on est capable d'une vraie tendresse, il est rare qu'on ne mérite pas la plus parfaite estime, je dis de tout le monde.

Le CHEVALIER.

En ce cas-là j'ai donc plus de mérite que je n'osois m'en croire.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Voulez-vous que je vous dise votre défaut; c'est le manque de confiance, oui...

SCENE V.

Mᵉ. DE PERAUDIERE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE, COMTOIS.

COMTOIS.

MADAME, il y a un Monsieur, qui vous demande.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Quel eſt ce Monſieur ?

COMTOIS.

C'eſt un Monſieur, qui arrive de Paris ; j'ai oublié ſon nom, en venant vous chercher.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Dites-lui que je le prie de m'attendre. Chevalier, ne vous en allez pas, je viendrai bientôt vous rejoindre. Je ne crains pas, avec l'humeur de ma fille, que vous preniez pour elle d'autres ſentimens que ceux que vous avez.

SCENE VI.

Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE.

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'embarras où je vous ai vû.

Le CHEVALIER.

Je ne pouvois pas imaginer quel étoit votre projet.

Mlle DE PERAUDIERE.

Vous avez très-bien joué votre rôle & j'ai eu le plaiſir de me vanger de l'inquiétude que vous m'avez cauſée avec ce prétendu mariage.

Le CHEVALIER.

Oui ; vous m'avez engagé dans une aventure dont je ne ſçais pas comment je me tirerai.

Mlle DE PERAUDIERE.

Mais très-bien : Par ce moyen, je m'aſſure le plaiſir de vous voir tous les jours & de n'avoir plus l'inquiétude de vous perdre.

Le CHEVALIER.

Oui ; mais Madame votre mere, ſera peut-être preſſée de conclure.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne lui ai-je pas annoncé que vous ne vouliez pas vous marier avant un an ?

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais mon oncle peut arriver d'un moment à l'autre & d'ici à ce moment-là nous ne nous quitterons plus.

LE CHEVALIER.

Et comment faire entendre à Madame votre mere que c'étoit vous que j'aimois au lieu d'elle ? elle ne me le pardonnera jamais.

Mlle DE PERAUDIERE.

Mon Oncle arrangera tout cela.

VICTOIRE.

Ah Mademoiſelle !

Mlle DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

VICTOIRE.

Je crois voir Monſieur votre Oncle, avec Madame votre Mere.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mon Oncle, *elle regarde.* C'eſt lui-même.

Le CHEVALIER *avec regret.*

Mon impatience a tout perdu.

SCENE VII.

Mᵉ. DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE, M. BOURDIN, *un peu en arrière.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Je sai bien que vous avez eu de mauvais chemins ; mais ils seront accommodés l'année prochaine.

M. DE BOURSAULE.

J'ai cru périr vingt fois ; ah, voilà ma niéce. *Il l'embrasse.*

Mlle DE PERAUDIERE.

Mon Oncle, je suis charmée de vous voir.

M. DE BOURSAULE.

Et moi aussi, ma chere Enfant, eh, voilà le Chevalier de Rouval. Vous sçavez donc.., Vous ont-ils parlés ?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Mais oui, ce n'a pas été sans peine.

M. DE BOURSAULE.

Je ne vois pas pourquoi. Le parti vous convient-il enfin ?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

On ne peut pas davantage.

M. DE BOURSAULE

C'eſt que nous avions peur... parce que quelquefois... les femmes... vous ſavez bien ce que je veux dire... je ſuis charmé de vous voir raiſonnable.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Je ſuis bien-aiſe de vous voir approuver ce deſſein.

Le CHEVALIER *à Mlle de Péraudiere.*

Je crains l'explication.

Mlle DE PERAUDIERE.

Prolongeons l'erreur de ma mere.

M. DE BOURSAULE.

Qu'eſt-ce que vous dites, vous autres?... Enfin pour vous montrer que j'approuve ce mariage, j'ai amené le Notaire avec moi & le contrat eſt tout prêt, très-bien fait, il n'y a plus qu'à le ſigner, j'ai tout examiné, & vous ſavez que je m'entends en affaire, moi?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Sans doute; mais je crains...

M. DE BOURSAULE.

Quoi?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Que Monſieur le Chevalier, ne ſoit pas ſi preſſé de conclure que nous.

M. DE BOURSAULE.

Comment donc ?

Le CHEVALIER.

Madame, vous vous trompez, rien ne peut me faire autant de plaiſir, que tout ce qui pourra hâter mon bonheur.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Vous l'entendez, ma fille ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Oui, ma mère.

M. DE BOURSAULE.

Tout cela ce ſont des propos qui ne ſont bons à rien ; Monſieur Bourdin, avez-vous là notre contrat ?

M. BOURDIN.

Oui, Monſieur,

M. DE BOURSAULE.

Allons, faites-les ſigner, je ſignerai après.

M. BOURDIN.

Je vais lire. *Il lit.* Pardevant...

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Eh non, Monſieur à quoi bon ? d'abord que

mon beau-frere a tout réglé, je crois que Monſieur le Chevalier eſt comme moi, qu'il s'en rapportera bien à lui. *Elle ſigne.* Allons, ſignez, Chevalier, prenez que l'année ſoit finie.

Le CHEVALIER.

Vous plaiſantez, mais je vous aſſure que je ſuis plus heureux que vous ne le ſerez. *Il ſigne.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Allons, allons, à la bonne heure, c'eſt à vous, ma fille.

Mlle DE PERAUDIERE.

Très-volontiers. *Elle ſigne.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

C'eſt bien fait de faire les choſes de bonne grace.

M. DE BOURSAULE.

Je veux ſigner auſſi. *Il ſigne.* Monſieur Bourdin ira ſe repoſer en attendant le ſouper. *M. Bourdin s'en va.*

SCENE DERNIERE.

Mᵉ. DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE.

M. DE BOURSAULE.

Vous voyez bien que je ſai finir une affaire tout de ſuite, moi.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Celle-là ne devoit rencontrer aucunes difficultez, je penſe.

M. DE BOURSAULE.

Ma niéce craignoit pourtant que vous ne vous oppoſaſſiez à leur mariage ; mais moi j'étois déterminé à tout & je crois que j'avois ce droit-là ; puiſque je donne à ma niéce ma Terre de Bourſaule.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, mon beau-frere ?

M. DE BOURSAULE.

Je dis qu'en la mariant au Chevalier....

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous parlez de la marier au Chevalier ?

M. DE BOURSAULE.

Mais celui-là eſt fort bon, vous êtes excellente avec vos queſtions! quoi, nous ne venons pas de la marier au Chevalier?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Mais, non; c'eſt moi...

M. DE BOURSAULE.

Vous?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Sans doute.

M. DE BOURSAULE.

En vérité, ma chere ſœur, la tête vous tourne.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Expliquez donc cela, Mademoiſelle?

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir trompé, ma mere; mais le hazard a encore plus fait que nous n'aurions pu l'eſpérer.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Je ſuis trahie! non, je ne veux jamais vous revoir, ni l'un ni l'autre.

Le CHEVALIER.

Ah, Madame, croyez....

Mᵉ DE PERAUDIERE.

Non, non, ne me parlez jamais. *Elle s'en va.*

Mlle DE PERAUDIERE.

Nous ne nous croyions pas ſi près d'être heureux, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut égaler mon bonheur ! *Il lui baiſe la main.*

M. DE BOURSAULE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Nous vous expliquerons cela, mon oncle.

M. DE BOURSAULE.

Oui, oui, allons-nous-en ſouper.

VICTOIRE.

Monſieur, écrirai-je à Mademoiſelle Alari, d'envoyer ici la corbeille ?

Le CHEVALIER.

Vous me ferez plaiſir, mandez-lui d'y joindre une montre pour vous, ma chere Victoire.

VICTOIRE.

Monſieur, je vous remercie.

L'OFFICIER

DU

GOBELET,

CINQUANTE-SEPTIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE S. BRICE, *Capitaine d'Infanterie.*

M. DU PARC, *Capitaine de Cavalerie.*

M. DE PLAVEAU, *Bailli de Nogent & Officier du Gobelet.*

MARIANNE, *Servante.*

La Scene eſt à Verſailles dans une Auberge.

L'OFFICIER

DU

GOBELET,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC, MARIANNE, *les éclairant.*

M. DU PARC.

C'est donc ici où tu loges ?

M. DE S. BRICE.

Oui pour deux ou trois jours, je ne suis pas mal.

M. DU PARC.

Tu es fort bien. Si je logeois à l'auberge,

je logerois ici à cauſe de cette belle Enfant-là. *Il prend Marianne par le bras; il veut l'embraſſer.*

MARIANNE.

Finiſſez, Monſieur.

M. DU PARC.

Comment, tu fais la cruelle, je crois?

MARIANNE.

Non, Monſieur; mais c'eſt que je n'aime pas ces manieres-là.

M DU PARC.

Ah, tu n'aimes pas ces manieres-là. *Il la pourſuit, elle ſe défend & le repouſſe.*

Elle eſt plus forte que moi. Elle m'a déchiré mes manchettes.

MARIANNE.

J'en ſuis bien-aiſe, pourquoi badinez-vous auſſi?

M. DU PARC.

Attends-moi.

MARIANNE, *s'en allant.*

Je ne vous crains pas. Monſieur vous n'avez beſoin de rien?

M. DE S. BRICE.

Non pas à préſent.

MARIANNE.

S'il vous faut quelque chose, vous le direz.

SCENE II.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC.

M DU PARC.

POURQUOI ne veux-tu pas venir souper chez Madame de St. Placide ? c'est une très-bonne Maison.

M. DE S. BRICE.

Je le sai bien.

M. DU PARC.

Elle t'en a prié, & si tu reviens ici quelquefois, tu seras bien-aise de la trouver.

M. DE S. BRICE.

Si mon affaire se finit, je ne crois pas qu'on m'y revoye de sitôt.

M. DU PARC.

Oui ; mais il faut qu'elle se fasse.

M. DE S. BRICE.

C'est pour cela que je veux faire mon mémoire, afin de le présenter demain.

M. DU PARC.

Tu trouverois peut-être chez Madame de St. Placide, des gens qui pourroient te ſervir.

M. DE S. BRICE.

Qui?

M. DU PARC.

Des premiers Commis, il en vient beaucoup chez elle, & qui ſont très-honnêtes.

M. DE S. BRICE.

Tu as raiſon, diable!

M. DU PARC.

Quand je te dis, allons; viens, viens.

M. DE S. BRICE.

Je veux faire mon mémoire avant, il eſt encore de bonne heure.

M DU PARC.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton affaire?

M. DE S. BRICE.

On m'a dit que j'aurois de la peine à l'obtenir.

M. DU PARC.

Il faut en parler à Madame de St. Placide.

M. DE S. BRICE.

Si tu crois qu'elle puiſſe m'y ſervir, je ne demande pas mieux.

M. DUPARC.

Je te dis que c'eſt la meilleure Femme du monde & la plus obligeante.

M. DE S. BRICE.

Voici dequoi il eſt queſtion. J'ai paſſé l'hyver chez mon Pere, comme tu ſais.

M. DU PARC.

Oui. Quel âge a-t-il ton pere?

M. DE S. BRICE.

Soixante & quinze; mais il ſe porte bien.

M. DU PARC.

Il faudroit demander la ſurvivance de ſa Lieutenance de Roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt cela juſtement que je veux.

M. DU PARC.

Tu as raiſon.

M. DE S. BRICE.

Tu connois, Mademoiſelle Adélaïde?

M. DU PARC.

La fille de Madame de la Belliere, à Douai?

M. DE S. BRICE.

Eh, non!

M. DU PARC.

Ah, la fille de Monſieur Desfoins, votre Major.

M. DE S. BRICE.

Juſtement : elle eſt charmante !

M. DU PARC.

Mais il me ſemble que non.

M. DE S. BRICE,

C'eſt que tu ne te la rappelles pas.

M. DU PARC.

Et parbleu ſifait ; n'eſt-ce-pas une grande fille pâle, qui avoit mal à la poitrine ?

M. DE S. BRICE.

Oui, mais ce mal-là n'eſt rien, notre Chirurgien Major l'a entrepris, il m'a promis qu'avant un mois elle ſeroit guérie.

M. DU PARC.

Si tu avois connu le nôtre ! il n'en manquoit pas des maladies de poitrine ; c'étoit bien le plus habile Homme du monde. Acheves donc. Je parie que tu es amoureux de Mademoiſelle Adélaïde.

M. DE S. BRICE.

Il eſt impoſſible de l'aimer davantage.

M. DU PARC.

Et t'aime-t-elle auſſi, elle ?

M. DE S. BRICE.

Tout ce qu'on peut aimer, & je parie que ſa langueur ne vient que de ce que ſon pere ne veut pas conſentir à notre mariage.

M. DU PARC.

Quoi, le bonhomme Desfoins, eſt donc un peu entêté ?

M. DE S. BRICE.

Que trop. Il n'y a que dans le cas où j'aurois la ſurvivance de mon pere, qu'il le voudroit bien.

M. DU PARC.

Je le crois.

M. DE S. BRICE.

Mon pere a écrit à ſon ancien Colonel qui l'aimoit beaucoup, il venoit de mourir. Il a encore écrit pour cette ſurvivance à bien des Officiers généraux de ſa connoiſſance ſous leſquels il avoit ſervi, quelques-uns ne lui ont pas répondû & les autres lui ont mandé qu'on n'accordoit plus de ſurvivances, & comme il y a un de ſes camarades qui en a obtenu une pour ſon fils, j'ai pris le parti de venir ici, ce n'a pas été ſans être déſeſpéré de me ſéparer de Mademoiſelle Adélaïde.

M. DU PARC.

Il faudra conter tout cela à Madame de St. Placide. Si tu veux, je la préviendrai.

M. DE S. BRICE.

N'oublies pas de dire que c'eſt celle du Lieutenant de Roi du Queſnoi, qui a été accordée.

M. DU PARC.

Celle du Queſnoi?

M DE S. BRICE.

Il y a ſix ſemaines.

M. DU PARC.

Ah ça, tu viendras bientôt?

M. DE S. BRICE.

Oui, quand j'aurai fini mon mémoire.

M. DU PARC.

Allons, c'eſt bon; je m'en vais t'annoncer. Ne ſois pas longtems.

M. DE S. BRICE.

Non, non.

M. DU PARC.

Adieu.

SCENE III.

M. DE S. BRICE, *cherchant dans le tiroir de la Table.*

Il n'y a ici ni plume, ni encre. Voyons ſi j'en ai. *Il fouille dans ſes poches.* J'ai oublié mon écritoire auſſi. La Fille. Il n'y a pas de ſonnettes ici? La Fille.

SCENE IV.

M. DE S. BRICE, MARIANNE.

MARIANNE.

On y va.

M. DE S. BRICE.

Allons donc.

MARIANNE.

Qu'eſt-ce que vous voulez, Monſieur?

M. DE S. BRICE.

Une écritoire.

MARIANNE.

Eſt-ce qu'il n'y en a pas là? Ce mâtin..;

M. DE S. BRICE.

J'y ai regardé.

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous en allez avoir tout-à-l'heure.

M. DE S. BRICE..

Pourvu que je me ſouvienne de ce qu'il y avoit dans ce mémoire. *Il rêve.*

MARIANNE, *revenant.*

Monſieur, voilà de l'encre.

M. DE S. BRICE.

Et une plume?

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous ne dites pas auſſi.

M. DE S. BRICE.

Allez, allez.

MARIANNE, *revenant avec une plume.*

Tenez, voilà une plume.

M. DE S. BRICE.

Et du papier donc?

MARIANNE, *s'en allant.*

Il falloit donc le dire en même tems. Pardi, il vous faut bien des choſes toujours.

M, DE S. BRICE.

Ce diable de mémoire que j'ai perdu! *Il cherche dans ſes poches.* Voyons encore. *Il regarde tous ſes papiers & il baiſe une lettre.* Ah, chere Adélaïde!

MARIANNE, *apportant du papier, &c.*
Voilà tout ce qu'il vous faut, n'eſt-ce pas ?

M. DE S. BRICE.

C'eſt bon ; laiſſez-moi.

MARIANNE.

Il ne vous faut plus rien ?

M. DE S. BRICE.

Non.

SCENE V.

M. DE S. BRICE, Une VOIX *dans la chambre prochaine.*

M. DE S. BRICE, *ſe mettant à écrire.*

Il faudra bien que je me ſouvienne de ce qui étoit dans ce Mémoire. *Il rêve.* Oui, je crois que voilà comme il commençoit. *Il écrit.*

La VOIX, *ſur des tons différens.*

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE, *écoutant.*

Qu'eſt-ce que j'entends là ?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Que diable eſt-ce que cela veut dire?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je n'entends pas bien. Qu'importe-t-il?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Cela m'a fait oublier.... Il faudra bien que je le retrouve. *Il rêve.*

La VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Encore? Ah, je n'entends plus rien. *Il rêve.* Ah!... dire que je ne puiſſe pas me ſouvenir!..

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je n'y tiens pas!...

La VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne comprends pas qui ce peut être, il

ſemble qu'il y a trois ou quatre Voix.

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il m'eſt impoſſible de rien faire du tout, tant que cela continuëra.

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il faut ſavoir ce que c'eſt. *Il frappe contre le mur.* Qu'eſt-ce qui eſt là?

La VOIX.

C'eſt moi.

M. DE S. BRICE.

Qui, vous?

La VOIX.

J'ai l'honneur d'être votre voiſin, Monſieur, & ſi vous voulez, je m'en vais vous aller voir.

M. DE S. BRICE.

Qu'eſt-ce que vous avez?

La VOIX.

Je m'en vais vous le dire, Monſieur, je m'en vais vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Ce ſera ſurement quelque importun, ou quelque fou.

SCENE VI.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU.

M. DE PLAVEAU, *à la porte.*

EST-IL permis d'entrer ?

M. DE S. BRICE.

Entrez.

M. DE PLAVEAU, *en robe de chambre, une chandelle à la main.*

Monſieur, j'ai bien l'honneur de vous ſaluer.

M. DE S. BRICE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, je vous demande bien pardon de paroître comme cela devant vous ; mais c'eſt que c'eſt mon uſage quand je ſuis rentré chez moi, de me mettre en robe de chambre ; parce que vous entendez bien ; cela fait que..., je dis... enfin l'on eſt plus à ſon aiſe.

M. DE S. BRICE.

C'eſt vrai.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, il me paroît que vous êtes en affaire, vous avez là une plume & de l'encre...

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur, j'ai un mémoire de très-grande conſéquence à écrire, & je n'ai pas de tems à perdre.

M. DE PLAVEAU.

Oh oui, quand on vient dans ce pays-ci, je m'en doutois bien... parce que...

M. DE S. BRICE.

C'eſt ce qui fait que je ne vous propoſe pas de vous aſſeoir.

M. DE PLAVEAU.

Oh, moi, vous vous moquez, je ne m'aſſis jamais; je reſterois comme cela toute la journée. Permettez ſeulement que je mette ma chandelle ſur votre table.

M. DE S. BRICE.

Non, je ne veux pas vous déranger; car vous avez auſſi affaire, vous, Monſieur, à ce qu'il me ſemble.

M. DE PLAVEAU.

Oui vraiment & je n'ai pas de tems à perdre non plus, car c'eſt demain... Vous ne ſçavez pas... C'eſt que...

M. DE S. BRICE.

Quand on n'eſt ici que pour peu de tems...

M. DE PLAVEAU.

Oh, moi j'y ſuis pour trois mois, & c'eſt parce que... Vous avez été étonné de ce que vous entendiez ?

M. DE S. BRICE.

Un peu, & ſi pouviez parler un peu plus bas....

M. DE PLAVEAU.

Plus bas ?

M. DE S. BRICE.

Oui, vous me feriez plaiſir.

M. DE PLAVEAU.

Cela eſt bien difficile, ce n'eſt pas que je veuille faire ce que vous voudriez ; car moi... Monſieur eſt Officier, je crois ?

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur.

M. DE PLAVEAU.

Je le diſois bien ; quand je vois qu'on a comme

comme cela, la croix je dis, il faut que ce ſoit quelqu'un qui ſerve ou qui a ſervi ; car nous avons une Etape à Nogent.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes de Nogent ?

M. DE PLAVEAU.

Oui, Monſieur, je me nomme Plaveau, & je ſuis Officier auſſi, moi ; mais pas de même que vous, je ſuis Officier de Juſtice, j'en ſuis le Bailli ; & j'ai voulu être encore Officier autrement ; c'eſt à dire.... avoir une charge... C'eſt bien une charge que celle de Bailli ; mais je veux dire une charge plus honorable, quand je dis plus honorable ; c'eſt-à-dire une charge chez le Roi.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes Officier du Roi ?

M. DE PLAVEAU.

Oui Monſieur, j'ai cet honneur-là, je ſuis Officier du Gobelet.

M. DE S. BRICE.

Ah, c'eſt très-bien, Monſieur : je vous ſouhaite le bonſoir.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur ; vous-avez bien de la bonté ;

mais pour en revenir à ce que nous disions ; c'eſt une charge où il faut parler devant le Roi. Je ſuis bien accoutumé à parler en Public ; car j'ai été reçu Avocat à Bourges & puis je juge tous les jours ; c'eſt-à-dire quand il y a des cauſes à mon Bailliage, pour lors je parle ; mais parler devant le Roi, c'eſt bien différent, & il faut un peu s'étudier pour cela.

M. DE S. BRICE.

En ce cas-là, Monſieur, je vous demande bien pardon de vous avoir interrompu, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. DE PLAVEAU.

Vous ne m'avez point interrompu, Monſieur, au contraire & je penſe une choſe même.

M. DE S. BRICE.

Quoi ?

M. DE PLAVEAU.

Vous pourriez.... je dis ſi vous vouliez, vous pourriez me donner votre avis ſur la maniere dont....

M. DE S. BRICE.

Une autre fois, tant que vous voudrez.

M. DE PLAVEAU.

C'eſt bien honnete à vous, Monſieur ; mais c'eſt demain que je commence &...

M. DE S. BRICE.

J'en ſuis bien fâché ; mais...

M. DE PLAVEAU.

C'eſt l'affaire d'un inſtant.

M. DE S. BRICE.

En vérité, je ne peux pas.

M. DE PLAVEAU.

Je vous en prie. Demain quand le Roi ſera à table ; car j'ai déjà vû tout cela, il eſt là, & moi ici. Le Roi demande à boire, & moi voilà ce que je dis auſſitôt. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Oui ; c'eſt ce que je dois dire ; mais c'eſt le ton que je cherche, j'ai envie de dire comme cela. * A boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, non, je n'y ſuis pas.

M. DE S. BRICE.

Je trouve que c'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Non, j'avois trouvé un autre ton à Nogent que je cherche. Ah, je crois que le voilà. écoutez, je vous prie. A boire pour le Roi, non, non,

* Il prend différens tons.

A boire pour le Roi ; ce n'eſt pas tout-à-fait cela, je le ſens bien.

M. DE S. BRICE.

Je vous aſſure que c'eſt à merveille.

M. DE PLAVEAU.

Vous me flattez ; mais ſi vous m'aviez entendu à Nogent, vous verriez bien... tenez, voilà, je crois, comme je diſois, à boire pour... je ne ſaurois retrouver ce ton-là ; mais d'ici à demain il faudra bien en venir à bout.

M. DE S. BRICE.

Surement, je vous demande bien pardon, mais...

M. DE PLAVEAU.

C'eſt juſte, il faut que chacun faſſe ſes affaires, je ſuis bien-aiſe d'avoir fait l'honneur de votre connoiſſance ; parce qu'on cauſe quelquefois.

M. DE S. BRICE.

Prenez donc votre lumiere.

M. DE PLAVEAU.

Ah oui, j'oubliois... quand on a quelque choſe comme cela dans la tête.... je vous remercie bien, Monſieur, je ſuis votre très-humble ſerviteur. *Il ſort.*

M. DE S. BRICE.

Enfin, le voilà parti !

M. DE PLAVEAU, *revenant.*

Monſieur, je penſe une choſe ; ſi je pouvois vous être utile pour votre mémoire...

M. DE S. BRICE.

Non, Monſieur, je vous prie de vouloir bien...

M. DE PLAVEAU.

Je fais acte de bonne volonté, au moins.

M. DE S. BRICE.

Je vous en ſuis obligé, permettez que je finiſſe mon mémoire. *M. de Plaveau ſort & revient.*

M. DE PLAVEAU.

Ah ! je le tiens pour le coup, tenez, Monſieur, écoutez. A boire pour le Roi, non, ce n'eſt pas cela, je vous demande bien pardon. *Il ferme mal la porte.*

M. DE S. BRICE.

Et laiſſez la porte.

M. DE PLAVEAU.

C'eſt que la clef...

M. DE S. BRICE.

Cela ne fait rien.

M. DE PLAVEAU.

Je vous ſouhaite bien le bonſoir. Si je retrouve le ton de Nogent, je viendrai vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Adieu, adieu.

SCENE VII.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU *dans ſa chambre.*

M. DE S. BRICE.

Le diable emporte l'importun. *Il s'aſſied.* L'impatience dérange plus la mémoire! *Il réve*, ah, m'y voilà. *Il écrit.* Fort-bien. A près, qu'eſt-ce qu'il y avoit? *Il cherche.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Ah, le voilà qui recommence. Je voudrois que... Ne l'écoutons pas. *Il rêve.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne ferai jamais rien de la soirée.

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Voyons l'heure qu'il est. Comment, dix heures moins un quart. *Il se léve.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Demain matin, je me leverai de bonne heure. *Il prend son Epée & son Chapeau.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi. M. l'Officier, je le tiens, écoutez, à boire pour le Roi, entendez-vous?

M. DE S. BRICE.

Allons-nous-en, car il va venir. *Il sort.*

SCENE DERNIERE.

M. DE PLAVEAU, *dans ſa chambre.*

MONSIEUR l'Officier, j'y ſuis. A boire pour le Roi. Etes-vous content de cela ? *Il vient avec ſa lumiere à la main.* A boire pour le Roi. *Il eſt étonné de ne plus trouver M. de S. Brice.* Il eſt ſorti, j'en ſuis bien fâché, mais je ne veux pas oublier ce ton-là toujours. *Il s'en va en diſant*, à boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

LA
RECOMMANDATION,

CINQUANTE-HUITIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE LA BRUYERE, *Conſeiller d'Etat.*

M^e. DE LA BRUYERE.

LA COMTESSE DE S. LEGER.

M. DUMONT.

LE GRAND, *Valet de Chambre de M^e. de la Bruyere.*

La Scene eſt chez M^e. de la Bruyere.

LA
RECOMMANDATION,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Mᵉ. DE LA BRUYERE *lisant, un mouchoir à la main.*

QUI eſt là ?... Ah, c'eſt vous, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

Dans quel état vous voilà ?

M. DE LA BRUYERE.

Vous me voyez dans le plus grand attendriſſement.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi toujours avec vos Romans.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Oui, celui-ci eſt charmant !

M. DE LA BRUYERE.

Bon ; c'eſt toujours la même choſe.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Vous le croyez, & vous n'en avez peut-être jamais lû.

M. DE LA BRUYERE.

Pardonnez-moi, autrefois, au Collége ; mais c'eſt du tems perdu.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je ne trouve pas cela. Quand des gens vraiment vertueux éprouvent des malheurs qu'ils pourroient faire ceſſer, s'ils étoient capables de renoncer à l'honneur, à la vertu ; ces ſituations ſont ſi intéreſſantes, ſi touchantes, que je voudrois connoître ces malheureux, pour pouvoir les conſoler, adoucir leurs maux, les partager ; ce deſir eſt une jouiſſance délicieuſe !

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'avez pas beſoin de ces livres-là,

pour jouir de toute la délicateſſe, de toute la ſenſibilité de votre ame.

M^e^. DE LA BRUYERE.

A quoi bon me flatter ? Je ſuis bien-aiſe que vous ayez bonne opinion de moi, certainement ; mais convenez que vous ſeriez fâché de me voir de l'orgueil ?

M. DE LA BRUYERE.

Je ne vous en crois pas capable.

M^e^. DE LA BRUYERE.

Et moi, je craindrois d'être toute prête d'en avoir, étant louée par vous.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ne pas louer ce qu'on aime ; pourquoi ne pas lui rendre juſtice ?

M^e^. DE LA BRUYERE.

Ah, parce que lorſque l'on aime, on peut s'aveugler ſur l'objet de ſon amour, & en lui ſuppoſant une perfection auſſi grande, on peut l'empêcher d'acquérir la véritable. Quand on eſt bien content de ſoi, on eſt bien près de mériter de ne plus l'être.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi cela ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Mon Dieu, l'on eſt ſi récompenſé de faire le bien ; on goûte une ſi grande ſatisfaction, qu'il n'y a pas un grand mérite à s'en occuper.

M. DE LA BRUYERE.

C'eſt pouſſer trop loin le ſcrupule : lorſque les autres en jouiſſent, c'eſt toujours bien fait, n'importe quel en eſt le principe.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Vous parlez en homme d'état, ainſi chacun de nous fait ſon métier.

M. DE LA BRUYERE.

Vous faites bien celui d'une femme qui mérite l'eſtime & l'amour de ſon mari.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Comment ne ſerois-je pas occupée de plaire à l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus ? Notre bonheur commun dépend de nous ; vous penſez aſſez ſolidement pour fuir les gens frivoles, légers ou perfides ; comment ne les haïrois-je pas, & comment pourrois-je les craindre ? L'amour ne ſe trouve pas toujours avec l'eſtime ; mais quand ils

ſont réunis, rien ne peut détruire un attachement de cette eſpéce.

M. DE LA BRUYERE.

Je ſuis bien-aiſe de vous voir cette façon de penſer.

M^e. DE LA BRUYERE.

Si vous étiez capable de quelques goûts paſſagers, je vous plaindrois ; parce que les remords ne vous en laiſſeroient pas jouir tranquillement. On n'eſt point jaloux de ce qu'on eſtime véritablement.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez ! je ne vous ferai point de ces proteſtations, ridicules ſouvent ; parce qu'on ne peut pas répondre dune foibleſſe quand on eſt homme ; mais ces remords dont vous me parlez, m'effrayent ſi fort, que je me crois au-deſſus de danger.

M^e. DE LA BRUYERE.

Ayez de la confiance en moi, & nous nous aimerons toujours.

M. DE LA BRUYERE.

Dites une eſtime réciproque, une amitié durable nous réunira ſans ceſſe ; le paſſage de l'amour à l'amitié ſera inſenſible, & l'habitude

du bonheur l'établira si vivement en nous, que rien ne pourra le détruire.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez chaque jour de plus en plus, oui...

SCENE II.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, La COMTESSE, LE GRAND.

LE GRAND.

MADAME la Comtesse de S. Léger.

M. DE LA BRUYERE.

Que veut cette femme?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Elle auroit été bien surprise, si elle nous avoit entendus.

La COMTESSE.

Madame, je suis désespérée de ne m'être pas trouvée chez moi, lorsque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Il est vrai, Madame, qu'on ne vous trouve guère.

La

La COMTESSE.

Oui, je ſors beaucoup, pour Monſieur de la Bruyere ; on ne le voit nulle part, & depuis Fontainebleau, je ne l'ai pas rencontré une ſeule fois.

M. DE LA BRUYERE.

Cependant la ſemaine derniere à Verſailles...

La COMTESSE.

Eh mon Dieu oui, à propos, je ne ſais ce que je dis. Madame, comment vous trouvez-vous de ce tems-là ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Mais, Madame, aſſez bien.

La COMTESSE.

Vous êtes bienheureuſe, pour moi il y a des jours où je ſuis anéantie &, ſi cela dure.... à propos, Madame, aimez-vous toujours les Tragédies ?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, Madame, & beaucoup.

La COMTESSE.

Vous en allez avoir une nouvelle, à ce qu'on m'a dit, qui ſera admirable ; j'ai fait louer une loge, parce que je n'en ai pas à ce ſpectacle-là, je ne le puis ſouffrir ; je ne vais qu'à l'Opéra

& aux Italiens ; mais pour cette Piéce-là, je veux abſolument la voir : ſi vous n'aviez pas de loge, & que vous vouluſſiez...

M^e. DE LA BRUYERE.

Ma belle-ſœur aura la ſienne, Madame ; mais je ne vous en ſuis pas moins obligée de votre offre.

La COMTESSE.

C'eſt qu'on entend parler pendant huit jours d'une Piéce nouvelle, & quand on n'eſt pas au fait, cela ennuye à mourir. Les livres nouveaux par la même raiſon, me mettent au déſeſpoir ; c'eſt la même choſe.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi, Madame, vous n'aimez pas la lecture ?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, aſſez, quand je travaille ſurtout, cela me diſtrait ; mais autrement cela fait perdre trop de temps : j'ai toujours du monde, je ſors beaucoup & on ne peut pas ſuffire à tout ce que l'on a à faire. D'un autre côté mes voyages de Verſailles....

M. DE LA BRUYERE.

Mais là, Madame, n'auriez-vous pas le tems de lire pendant vos semaines?

LA COMTESSE.

Non vraiment, j'écris que c'eſt affreux! & puis j'ai commencé un ouvrage charmant, je ne ſaurois le quitter; j'ai deja fini un fauteuil.... Madame, il faut que je vous diſe comment il eſt.

Mᵉ DE LA BRUYERE.

Voyons, Madame, parce que je veux faire un meuble.

LA COMTESSE.

Oh, il faut que vous faſſiez le mien. Imaginez, Madame, un fond... je ne peux pas vous bien dire... ce n'eſt pas jaune, ce n'eſt pas blanc; c'eſt ſoufre pâle, ou paille; oui c'eſt paille: un ruban couleur de noiſette & bleu, qui entoure un faiſceau de Roſes, qui fait la bordure; le milieu, des Pavots & des Lis, avec des Grenades & des inſtrumens de Muſique.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Cela doit être ſuperbe!

La COMTESSE.

Vous imaginez bien?

M. DE LA BRUYERE.

Et vous vous aſſoirez ſur des inſtrumens de Muſique?

La COMTESSE.

Oui vraiment. Mais à propos, vous avez raiſon, cela eſt abſurde! allons me voilà dégoutée de mon meuble, je ne l'acheverai pas. Ah ça, je m'en vais voir Madame votre ſœur.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Eh bien, paſſez par ici.

La COMTESSE.

Voulez-vous bien, Madame?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Sans doute, c'eſt plus court.

La COMTESSE.

Ah, mon Dieu! j'oublioís, j'ai une affaire à vous, Monſieur de la Bruyere; c'eſt même ce qui m'a fait ſortir de bonne heure; parce que plus tard je craignois de ne pas vous trouver.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous bien me dire ce que c'eſt?

La COMTESSE.

C'eſt une perſécution ; mais vous n'en ferez que ce que vous voudrez.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ? Si cela vous intéreſſe, je ſerai charmé...

La COMTESSE.

Vraiment cela m'intéreſſe beaucoup ; c'eſt-à-dire comme cela ; c'eſt mon Oncle qui me tourmente pour faire placer le fils de ſon Receveur, un joli Sujet, il eſt là dans votre antichambre.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous que je le faſſe entrer ?

La COMTESSE.

Fi donc ! mon Oncle prétend que vous avez des Bureaux ; j'ai ſon mémoire quelque part, voyons dans mon ſac ; bon ! je l'ai laiſſé chez moi. Enfin je lui dirai que je vous en ai parlé ; m'en voilà quitte.

M. DE LA BRUYERE.

Mais ſi je pouvois....

La COMTESSE.

Non, je ne veux pas vous tourmenter da-

vantage là-deſſus. Madame, vous voulez donc bien que je paſſe par là ?

M^e^. DE LA BRUYERE.

Pour cela ſurement.

La COMTESSE.

Je reviendrai par ici, ainſi je vous verrai en ſortant.

M^e^. DE LA BRUYERE.

Je l'eſpere bien.

La COMTESSE.

Où voulez-vous donc aller, Monſieur de la Bruyere ? Ah ça, je dirai à mon Oncle que cela ne ſe peut pas ; me voilà débaraſſée. Reſtez donc là, je vous prie.

M. DE LA BRUYERE.

Puiſque vous le voulez...

La COMTESSE.

Sans doute, ſans doute.

SCENE III.

M. DE LA BRUYERE, Mᵉ DE LA BRUYERE.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

VOILA un homme bien recommandé.

M. DE LA BRUYERE.

Comment voulez-vous que cela ſoit autrement, avec une Femme comme celle-là ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

C'eſt inconcevable tout ce qu'elle dit. Mais cet Homme-là, la croit fort occupée de ſon affaire.

M. DE LA BRUYERE.

Surement.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Tenez, cela me fait de la peine ; c'eſt peut-être quelque malheureux qui n'a aucune reſſource.

M. DE LA BRUYERE.

Cela ne ſeroit pas étonnant, il y a tant de gens qui meurent de faim.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Monsieur, si vous pouviez faire quelque chose pour lui.

M. DE LA BRUYERE.

Mais je ne le connois pas.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

C'est peut-être réellement un bon Sujet; voyez-le.

M. DE LA BRUYERE.

Il peut être bon Sujet; mais il faut qu'il sache travailler.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Avez-vous une place à donner?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, j'en ai une.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Eh bien, parlez-lui, vous jugerez facilement de quoi il est capable. S'il n'avoit pas compté sur Madame de St. Léger, il auroit trouvé quelqu'un qui l'auroit mieux protégé, ne m'ôtez pas cette satisfaction.

M. DE LA BRUYERE.

Ah, mon Dieu, de tout mon cœur.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je voudrois que vous puissiez faire quelque chose pour lui; quand ce ne seroit que

pour faire ſentir à la Comteſſe, que quand on ne fait pas mieux les affaires dont on ſe charge, on ne devroit pas s'en mêler ; & qu'on y fait plus de tort que de bien.

M. DE LA BRUYERE.

Je m'en vais le faire entrer. *Il ſonne.*

SCENE IV.

Mr. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LE GRAND.

M. DE LA BRUYERE.

N'y a-t-il pas quelqu'un là-dedans qui attend Madame de St. Leger ?

LE GRAND.

Oui, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

Faites-le entrer.

LE GRAND.

Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCENE V.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

C'EST de vous, Monsieur, que Madame de St. Leger m'a parlé ?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Il a l'air d'un honnête homme.

M. DE LA BRUYERE.

Oui. Mais, Monsieur, qu'est-ce que vous voudriez avoir ?

M. DUMONT.

Est-ce que Madame la Comtesse de St. Leger, Monsieur, ne vous a pas donné mon mémoire ?

M. DE LA BRUYERE.

Non vraiment, elle l'avoit oublié.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Si vous en avez un, Monsieur, donnez-le, ou dites vous-même votre affaire.

M. DUMONT.

Si Monsieur veut se donner la peine de lire, voilà la copie du mémoire que j'avois fait.

M. DE LA BRUYERE.

Voyons. *Il lit.* Quoi, c'est vous qui travaillez dans les domaines?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE.

On vous avoit desservi?

M. DUMONT.

Monsieur....

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Dites naturellement; il est tout simple de se plaindre; c'est une consolation qu'on ne doit pas se refuser.

M. DUMONT.

Si on le pouvoit, sans faire tort à ceux dont on a à se plaindre, je crois que cela pourroit être permis.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Voilà une façon de penser très-honnête.

M. DE LA BRUYERE.

Tenez, Monsieur, Dumont, vous aviez

une ſi bonne réputation, que je vous ai fait chercher partout; je vous ai demandé à Monſieur de la Bonde, il m'a dit qu'il ne ſavoit ce que vous étiez devenu.

M. DUMONT.

Je le crois bien, Monſieur; c'eſt lui qui m'a perdu.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Et comment cela ?

M. DUMONT.

J'avois eu le bonheur de plaire à M. de Rondiere chez qui ſe tient le Bureau....

M. DE LA BRUYERE.

Il m'a beaucoup parlé de vous, Monſieur de Rondiere, c'étoit ce qui m'avoit donné envie de vous avoir.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Laiſſez-le donc achever, Monſieur.

M. DUMONT.

Eh bien, Monſieur de la Bonde a profité de trois jours, que je n'ai pas pu quitter ma mere, qui étoit à toute extrémité, pour me faire ôter mon emploi.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

C'eſt affreux! & eſt-elle un peu à ſon aiſe, Madame votre mere ?

M. DUMONT.

Ah, Madame; c'eſt là ce qui cauſe mon déſeſpoir! avec mon emploi je l'aidois à vivre, & je comptois en augmentant d'appointemens pouvoir mieux la ſoulager encore, & l'on m'a ôté toutes mes reſſources!

Mᵉ. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Monſieur, eſt-ce que cela ne vous touche pas? *à M. Dumont.* & eſt-elle guérie du moins?

M. DUMONT.

Non, Madame: de cette maladie elle eſt devenue aveugle, & mon malheur l'a accablée de chagrin. Je vous demande bien pardon de vous expoſer tout cela; mais je ne l'aurois jamais fait, ſi votre bonté ne m'avoit raſſuré, ſans m'humilier.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

J'aime beaucoup votre façon de ſentir, & de penſer, Monſieur Dumont.

M. DE LA BRUYERE.

Et moi auſſi, & je vais vous le prouver.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Ah, Monſieur, que je vous en aurai d'obligation!

M. DE LA BRUYERE.

Vous êtes folle. Je suis trop heureux de pouvoir avoir Monsieur Dumont, s'il le veut bien.

M. DUMONT.

Monsieur, je suis pénétré de reconnoissance...

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Vous lui donnez donc la place que vous avez ?

M. DE LA BRUYERE.

Non.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ah, pourquoi ?

M. DE LA BRUYERE.

Parce qu'elle n'est pas assez bonne ; mais comme mon Sécretaire est vieux & qu'il a besoin de se reposer, voilà la place que je lui offre : il me faut quelqu'un de confiance, & je crois que je ne peux pas mieux choisir.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ah, Monsieur, vous me faites un plaisir !...

M. DE LA BRUYERE.

Et je pense même, que pour qu'il puisse continuer de rendre à sa mere tous ses soins, sans se détourner, nous pourrions lui donner ici un logement.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Assurément, j'allois vous le proposer, vous m'avez prévenue.

M. DE LA BRUYERE.

Je suis charmé que nous ayons eu la même idée.

Mᵉ. DE LA BRUYERE *à M. Dumont qui s'appuye sur une chaise.* Monsieur Dumont, qu'avez-vous ?

M. DUMONT.

Madame, je suis si saisi d'étonnement, d'admiration, que tout mon regret est de ne pouvoir pas vous témoigner ma reconnoissance, comme je le desire...

SCENE VI.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, M. DUMONT.

M. DUMONT, *allant à la Comtesse.*

Ah, Madame la Comtesse !...

La COMTESSE *sechement à M. Dumont.*

Eh bien, pourquoi donc êtes-vous entrée ici ?

M. DUMONT.

Ah, Madame!... je ne puis pas parler....

La COMTESSE.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute ſi vous n'avez pas réuſſi, vous demandez une choſe impoſſible, Monſieur de la Bruyere doit vous l'avoir dit, je lui ai donné votre mémoire.

M. DUMONT, *étonné.*

Mais....

La COMTESSE.

Je vous dis que j'ai fait l'impoſſible: vous direz à mon Oncle, que ce n'eſt pas ma faute.

M. DUMONT.

Je n'y comprends rien: quoi, ce n'eſt pas à vous, Madame, que je dois le bonheur qui m'arrive?

La COMTESSE.

Quel bonheur donc? je crains que la tête ne lui ai tourné, il faut le renvoyer. Allons, en voilà aſſez.

Mr. DE LA BRUYERE.

Non, Madame, la tête ne lui a pas tourné; mais il faut vous avouer ce qui eſt arrivé.

La

La COMTESSE.

Quoi, réellement lui auriez-vous donné l'emploi que je demandois pour lui? j'en ſerois charmé; c'eſt un très-honnête garçon à qui je m'intéreſſe vivement & vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir.

M^e. DE LA BRUYERE.

La maniere dont vous vous y intéreſſez, Madame, m'a fait faire quelques refléxions & c'eſt moi qui ai engagé M. de la Bruyere à le voir.

La COMTESSE.

Madame, je vous en fais tous mes remercimens.

M^e. DE LA BRUYERE.

Madame, vous ne nous en devez aucun; & c'eſt ſon mérite qui a déterminé M. de la Bruyere en ſa faveur.

La COMTESSE, *à M. de la Bruyere.*

Si je n'avois pas ſçu ce qu'il valoit, je ne vous en aurois pas parlé non plus. Mon Oncle viendra ſurement vous remercier. A propos, M. de la Bruyere, j'ai à vous ſolliciter pour moi-même.

M. DE LA BRUYERE.

Si vous ſollicitez auſſi bien que pour les autres, vous devez être ſûr de réuſſir.

La COMTESSE.

Vous plaiſantez toujours : mais je vous en prie, écoutez moi. Jai un échange à propoſer au Roi, d'une partie de terre qui pourroit lui convenir en me cédant une autre portion de domaines, qui m'agrandiroit & rendroit ma terre bien plus agréable. Me ferez-vous ce plaiſir-là ?

M. DE LA BRUYERE.

C'eſt une choſe à examiner.

La COMTESSE.

Eh bien, je vous apporterai tous mes papiers un de ces jours.

M. DE LA BRUYERE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Envoyez-les à Monſieur Dumont ; c'eſt lui qui a cette partie-là actuellement & ſi ce que vous demandez eſt juſte, je ne doute pas qu'il ne faſſe valoir vos intérêts.

La COMTESSE.

Monſieur Dumont ? je ne le connois pas.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Il eſt pourtant devant vous, Madame; mon mari le prend pour Secrétaire.

La COMTESSE, *ſurpriſe.*

Quoi, Monſieur? Ah! mais; j'en ſuis ravie! Monſieur Dumont, je vous recommande mon affaire au moins; j'eſpere qu'à la conſidération de mon oncle, vous voudrez bien la rapporter favorablement.

M. DUMONT.

Madame, je ſerai trop heureux de pouvoir vous prouver combien je ſuis reconnoiſſant de toutes vos bontés.

La COMTESSE.

Ne parlons pas de cela. Madame, vous ne vous ne voulez donc pas de ma loge pour la Piéce nouvelle?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Madame, ſans mes engagemens, j'en profiterois avec grand plaiſir.

La COMTESSE.

Je m'enfuis, j'ai tout plein de viſites à faire; je ſuis charmée d'avoir eu l'honneur de vous trouver. Où allez-vous donc? je vous en prie.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Puiſque vous me le défendez abſolument...

La COMTESSE.

Vous vous moquez de mo'. Allons, Monſieur de la Bruyere, n'allez-vous pas encore vouloir me conduire auſſi ?

M. DE LA BRUYERE.

Mais...

La COMTESSE.

Non, je veux que vous reſtiez. Monſieur Dumont, je me recommande à vous. J'eſpere que vous viendrez nous voir ?

M. DU MONT.

Madame, j'aurai l'honneur de vous aller remercier.

SCENE VII.

Mr. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

Vous étiez là en bonnes mains, Monsieur Dumont.

M. DUMONT.

Quoi, Monsieur, est-ce que Madame la Comtesse ne vous avoit pas parlé en ma faveur ?

Mr. DE LA BRUYERE.

Ah, d'une jolie maniere ! Elle vous avoit bien recommandé.

M. DUMONT.

Je sens bien plus les obligations. . .

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'en avez qu'à votre mérite. Ne parlons plus de cela. Demain matin, je vous verrai ?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur, j'aurai cet honneur - là Mais j'ai un scrupule, je crains d'ôter une place à quelqu'un qui vaut surement mieux que moi.

M. DE LA BRUYERE.

Tranquiliſez-vous, ce quelqu'un ne ſera pas à plaindre, il vous connoît de réputation, & il ſera ſurement votre ami.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Nous vous montrerons auſſi demain l'établiſſement de Madame votre mere.

M. DUMONT.

Je ne ſçai ſi je veille, tant je ſuis étonné de tout ce qui m'arrive; mais je ſuis bien ſûr du plaiſir que je vais faire à ma mere & de tous les efforts que je ferai pour mériter toute ma vie autant de bontés. *Il ſe retire.*

SCENE VIII.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je me ſuis un peu réjouie de l'embarras de la Comteſſe.

M. DE LA BRUYERE.

Je n'ai pas pû m'empêcher de la ren-

voyer pour ſon affaire à Monſieur Dumont.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Oui, dont elle ne ſavoit ſeulement pas le nom.

M. DE LA BRUYERE.

Cela m'a diverti, je l'avoue.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que voilà une bien bonne journée pour moi.

M. DE LA BRUYERE.

Je vous réponds que c'eſt un très-bon Sujet que cet homme-là.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je l'aurois juré en le voyant.

M. DE LA BRUYERE.

Où ſoupez-vous ce ſoir?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Chez ma mere. Y viendrez-vous?

M. DE LA BRUYERE.

Un peu tard, & je vous renmenerai.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

En ce cas-là, je renverrai mes Chevaux. A ce ſoir. Je vais m'habiller. Adieu, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE, *en s'en allant.*

Vous êtes bien contente.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Oh pour cela oui !

LE FAUX
EMPOISONEMENT,

CINQUANTE-NEUVIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

La MARQUISE DE ROUVIERE.

Le COMTE DE BELVILLE.

JULIE, *Femme de Chambre de la Marquiſe.*

LAFLEUR, *Laquais du Chevalier.*

M. MARCELLIN, *Médecin.*

LAFRANCE, *Laquais de la Comteſſe.*

Un OFFICIER d'office.

La Scene eſt chez la Marquiſe.

LE FAUX *EMPOISONNEMENT*, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

En vérité, Madame, je ne vous reconnois plus ! Vous qui n'avez jamais eu la moindre humeur, qui ne voyez rien que ſous une forme plaiſante, vous ſoupirez, vous êtes languiſſante, abbatue, je n'y comprends rien. Vous êtes veuve & jeune, vous aimez le Comte de Belville, vous êtes ſure qu'il vous adore....

La MARQUISE, *se laissant tomber dans un fauteuil.*

Ah, Julie, que dis-tu?

JULIE.

Quoi, pourriez-vous douter de son amour?

La MARQUISE.

J'ai de cruels soupçons!

JULIE.

Lui, dont vous faites la fortune, sur le point de l'épouser, de quoi pourriez-vous le soupçonner? C'est lui faire injure; peut-on outrager ainsi quelqu'un que l'on aime? Non Madame, je ne sçaurois le croire ingrat.

La MARQUISE.

Si je pouvois justifier sa conduite avec moi, ne l'aurois-je pas déjà fait; mais sa froideur, son peu d'empressement, tout m'a fait craindre le malheur qui marrive; non, le Comte ne m'aime plus.

JULIE.

Mais, Madame, je ne vois pas où est la froideur dont vous l'accusez.

La MARQUISE.

Tu n'as pas remarqué qu'il est moins occupé

de moi, qu'il eſt rêveur, diſtrait, contraint; eſt-ce là de l'amour ?

JULIE.

Il eſt ſûr de votre cœur ; les hommes quelquefois veulent être tourmentés & ſi vous vouliez lui donner un peu de jalouſie....

La MARQUISE.

Quelle miſere ! j'irois employer de pareils moyens pour le ramener, j'irois flatter l'amour-propre d'un homme que je n'aimerois pas, pour tourmenter celui que j'aime.

JULIE.

C'eſt prendre ſa revanche, il vous tourmente bien : mais faites une choſe plutôt, ſi vous croyez avoir à vous plaindre de lui, pourquoi ne pas lui parler à cœur ouvert ? Vous vous éviteriez peut-être bien des peines. Quand on s'aime véritablement, peut-on manquer de confiance l'un pour l'autre ?

La MARQUISE.

Et s'il a le projet de me trahir, s'il en épouſe une autre, à quoi me ſerviront les reproches ?

JULIE.

Vous pourriez croire qu'il vous abandonneroit ?

La MARQUISE.

Je le crains, te dis-je. Il voit ſouvent Madame de Méranci, elle eſt veuve comme moi, beaucoup plus riche, alliée à des gens puiſſants, tout me fait craindre...

JULIE.

Ah, Madame, ſeroit-il poſſible?...

La MARQUISE.

Quoi?

JULIE.

Elle ſe marie, j'en ſuis ſûre; mais le nom de celui qu'elle épouſe eſt un ſecret.

La MARQUISE.

C'eſt lui, je n'en doute plus! Ah, Julie!

JULIE.

Madame, je le ſaurai, ſi vous le voulez.

La MARQUISE.

Il a plus d'ambition que d'amour!

JULIE.

Madame, conſentez....

La MARQUISE.

Madame de Brécy, doit m'inſtruire de tout; je veux lorſqu'il viendra, l'obſerver encore mieux, le pouſſer à bout, & s'il me vient des éclairciſſements qui ne me

laiſſent plus douter de ſon projet, je lui dirai tout ce que je ſaurai, je veux le confondre & le déteſter après.

JULIE.

Ce ſera très-bien fait, Madame, au lieu de vous laiſſer dépérir : il faut prendre un parti qui vous ſauve du déſeſpoir.

La MARQUISE.

Et en le déteſtant, en ſerai-je moins malheureuſe ?

JULIE.

J'entends quelqu'un, c'eſt peut-être lui.

SCENE II.

La MARQUISE, Le COMTE, JULIE, LAFRANCE.

LAFRANCE.

MONSIEUR le Comte de Belville.

La MARQUISE.

Julie, reſtez ici ; & obſervez-le.

JULIE.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Ah, Comte ; c'eſt vous ?

Le COMTE.

Madame, je me reprochois d'avoir paſſé hier la journée ſans vous voir, j'ai été à la Campagne & j'ai voulu m'en dédommager aujourd'hui en venant de bonne heure.

JULIE, *bas à la Marquiſe.*

Vous devez être contente.

La MARQUISE.

Vous avez été à la Campagne ? Vous ne m'en aviez rien dit.

Le COMTE.

Je l'avois oublié. Je craignois de ne vous pas trouver aujourd'hui. *Il s'aſſied.*

La MARQUISE.

Pourquoi cela ? Vous deviez être bien ſûr de l'impatience que j'aurois de vous voir ; quand on aime véritablement, qui peut nous intéreſſer aſſez vivement, pour le préférer à l'objet de notre amour ?

Le COMTE.

Ceci n'eſt pas un reproche, j'eſpere ?

La

La MARQUISE.

Non, pourquoi vous en ferois-je ? vous n'en méritez ſurement pas.

Le COMTE, *troublé.*

Non, Madame. Et je crois que vous me rendez trop de juſtice pour penſer autrement de moi.

La MARQUISE.

S'il m'arrivoit jamais de pouvoir vous ſoupçonner d'infidélité, je me le reprocherois comme un crime.

Le COMTE, *avec embarras.*

Oui.... vous avez raiſon.... C'en ſeroit un à vous. *Il ſe léve.*

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

Le COMTE.

Je reviendrai ; c'eſt que ....

La MARQUISE.

Comte ?

Le COMTE.

Madame ?

La MARQUISE.

Je connois votre impatience...

Le COMTE.

Mon impatience ?

La MARQUISE.

Oui, la contrarieté vous eſt inſupportable ; je le ſçai.

Le COMTE, *intrigué.*

Je ne vois pas à propos de quoi vous me dites cela.

La MARQUISE.

Cependant je n'ai point à me plaindre de vous, vous avez eu l'attention de me cacher combien elle vous faiſoit ſouffrir.

Le COMTE.

Mais... ſurement.

SCENE III.

La MARQUISE, Le COMTE.

JULIE, La FRANCE.

La FRANCE.

On demande, Mademoiſelle Julie.

JULIE.

Madame, n'a pas beſoin de moi ?

La MARQUISE.

Non, voyez ce que c'eſt.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE.

ASSÉYEZ-VOUS donc.

Le COMTE.

Comme vous voudrez.

La MARQUISE.

Les retardemens qui ſe ſont oppoſés à notre mariage ne m'ont point inquiétée ; parce qu'il ne me rendra pas plus ſûr de votre coeur que je le ſuis.

Le COMTE.

Il eſt vrai que ſi j'ai ceſſé de me plaindre ; c'eſt que j'ai craint de vous déplaire par cette même impatience, voilà ce qui m'a fait garder le ſilence juſqu'à préſent.

La MARQUISE.

Je m'en étois doutée & ſans vous le dire, j'ai fait tout ce qu'il m'a été poſſible pour hâter le moment que nous deſirons : les

formalités nécessaires seront terminées dans peu de jours.

Le COMTE., *cachant sa surprise.*

Dans peu de jours?

La MARQUISE.

Oui, Comte, on vient de me l'annoncer.

Le COMTE, *avec contrainte.*

Vous me raviſſez, je craignois les obſtacles que le tems améne quelquefois.

La MARQUISE.

Il n'y en aura plus, Comte, & nous ſerons enfin heureux.

Le COMTE.

Oui, très-heureux. Cependant, je crains pour votre ſanté. Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'êtes pas bien.

La MARQUISE.

C'eſt peu de choſe, & le plaiſir de me voir entierement à vous, me remettra bientôt.

Le COMTE, *ſe levant.*

Je crois que vous ne doutez pas combien je deſire que rien ne retarde mon bonheur?

La MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée. Vous avez quelque choſe à faire, Comte?

Le COMTE.

Oui, cela ne ſera pas long.

La MARQUISE.

Revenez tout de ſuite.

Le COMTE.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Vous me le promettez ?

Le COMTE,

Surement; que voulez-vous que je faſſe quand je ne vous vois pas ? *Il ſort.*

La MARQUISE.

Mon ſort eſt donc décidé ! avec quelle froideur il a reçu ce que je lui ai dit ! Ah !

SCENE V.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE.

Eh bien, Julie, ce que je craignois, n'eſt que trop vrai !

JULIE.

Ah, Madame; je ne ſaurois vous raſſurer;

voici une lettre de Madame de Brécy, qu'elle m'a fait donner pour vous remettre lorſque vous ſeriez ſeule; je crains bien... *La Marquiſe prend la lettre.*

La MARQUISE, *après avoir lû.*

Il n'y a donc plus à en douter, l'ingrat épouſe Madame de Méranci! Je me meurs!

JULIE.

Ah, Madame, pourquoi vous ai-je donné cette lettre?

La MARQUISE.

Le Perfide! *Elle ſe léve.* Non, je ne l'aime plus, je rougis même de l'avoir autant aimé.

JULIE.

C'eſt bien fait, Madame, oubliez-le & pour toujours.

La MARQUISE.

Pour toujours! que je l'oublie, moi, Julie!

JULIE.

Eſpérez tout du tems.

La MARQUISE.

Ah, j'en mourrai! Il jouira du fruit de

ſon crime & il ſera ſans-doute charmé de ſe voir à l'abri de mes reproches.

JULIE.

Mais, Madame, ſi vous eſſayez de le retirer de cet égarement ?

La MARQUISE.

Que ne lui ai-je pas ſacrifié ! mais c'étoit moi que je ſatisfaiſois ; quand je le préférois à tout au monde, il avoit ceſſé de m'aimer, il me trompoit ; mais non, je me trompois moi-même, je croyois lire au fond de ſon cœur ce que ſes yeux ne me diſoient plus.

JULIE.

Eh bien, Madame, ne le revoyez point.

La MARQUISE.

Ne crains pas que je lui montre ma douleur, ſon parti eſt pris, ce ſeroit peut-être pour lui un triomphe. Vangeons-nous plutôt ; le mépris ſeul ſuffiroit ; mais je ne ſaurois trop lui rendre les inquiétudes qu'il m'a données.

JULIE.

Comment ?

La MARQUISE.

Tu vas approuver mon projet.

JULIE.

Si vous le bnaniſſez de votre coeur, Madame, c'eſt tout ce que vous pouvez faire de mieux.

La MARQUISE.

Oui, je l'en bannirai, je te le promets; mais je veux lui faire éprouver un tourment ſingulier. Il va revenir, fais préparer quelques taſſes de glaces; je lui en ferai prendre, & je veux qu'il ſe croye empoiſonné: pour lors je l'abandonnerai à toutes les horreurs que lui causera cette crainte.

JULIE.

Cette vangeance eſt encore trop douce.

La MARQUISE.

On vient, c'eſt lui peut-être, va t-en. Faiſons tous nos efforts pour nous contraindre juſqu'au momenr d'éclater.

SCENE VI.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE.

Vous êtes de parole, Comte.

Le COMTE.

Il n'y a pas de mérite. Vous aviez quelque chose à me dire, à ce qu'il m'a semblé tantôt.

La MARQUISE.

Oui ; d'ailleurs j'étois bien-aise de vous revoir. Je voulois vous demander si vous iriez encore bientôt à la campagne ?

Le COMTE, *étonné & embarrassé.*

Oui, Madame, j'irai chez mon frere.

La MARQUISE.

Chez votre frere ?

Le COMTE.

Oui, il m'a mandé qu'il avoit absolument besoin de moi, & je compte y aller passer quelques jours.

La MARQUISE.

Chez lui ?

Le COMTE.

Oui, à Dorci.

SCENE VII.

La MARQUISE, Le COMTE, JULIE.

Un OFICIER, *portant des glaces.*

JULIE.

MADAME, veut-elle les glaces qu'elle a demandées ?

La MARQUISE.

Oui, le Comte en prendra. Tenez, mettez-les là & laiſſez-nous. *On met les glaces ſur une table proche de la Marquiſe.*

SCENE VIII.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE, *prenant des glaces.*

EH bien, Comte, pourquoi donc ne prenez-vous pas de glaces ?

Le COMTE.

Je ne m'en ſoucie pas.

La MARQUISE.

Allons, je veux que vous preniez cette taſſe. *Elle lui donne une taſſe de glaces.*

Le COMTE.

Tout comme il vous plaira. *Il prend la taſſe de glaces.*

La MARQUISE.

Comptez-vous ſouper avec moi ce ſoir ?

Le COMTE.

Ce ſoir ?

La MARQUISE.

Oui, ce ſoir. Qu'eſt-ce que cette queſtion a d'extraordinaire ?

Le COMTE.

Rien. Oui, Madame, j'y ſouperai.

La MARQUISE.

Vous y ſouperez ? je vous réponds bien que non.

Le COMTE, *à part.*

O Ciel, auroit-elle deviné ?... Madame ; il eſt vrai que j'ai voulu vous cacher que je partois ce ſoir ; de crainte de vous affliger.

La MARQUISE.

De crainte de m'affliger ?

Le COMTE.

Oui, Madame, j'ai craint la douleur que peut cauſer une ſéparation, quoique de peu de jours, quand on aime auſſi vivement que....

La MARQUISE.

Quoi, vous pouvez feindre à ce point-là! pourquoi affecter une tendreſſe que vous ne ſentez plus?

Le COMTE.

Moi, Madame? je veux mourir....

La MARQUISE.

Vous n'allez pas chez le Baron de Granvilliers? vous vous troublez. Ce n'eſt pas tout, il doit vous préſenter à la Marquiſe de Méranci, que vous allez épouſer.

Le COMTE.

Ah, Madame, vous pouvez me ſoupçonner d'une pareille perfidie?

La MARQUISE.

Vous avez l'audace de nier?

Le COMTE, *voulant fuir.*

Permettez....

La MARQUISE.

Non, arrêtez & écoutez-moi, je le veux,

Le COMTE.

Eh bien, accablez-moi, Madame, je le mérite; mais ſi vous ſaviez....

La MARQUISE.

Taiſez-vous. Rien ne peut vous juſtifier, non: depuis longtems je ne vois en vous que de la froideur, on ne trompe point un cœur ſenſible & délicat, ſans qu'il s'en apperçoive; je n'ai pas voulu me plaindre, je me ſuis même flatté d'un retour que vous deviez à l'amour le plus tendre; c'étoit vainement, je ne vous en ferai point de reproches, vous ne méritez pas que je m'abaiſſe juſquà ce point-là, je reconnois que vous êtes indigne dema tendreſſe, & je ne vous aime plus.

Le COMTE.

Vous ne m'aimez plus!

La MARQUISE.

Non; mais je dois une vangeance à l'Amour outragé, elle eſt remplie: je viens de vous empoiſonner ainſi que moi, en prenant des glaces.

Le COMTE.

Que dites-vous? quoi!...

La MARQUISE.

Mais, vous me ſurvivrez, je n'ai rien épargné pour hâter l'inſtant de ma mort. Adieu.

SCENE IX.

Le COMTE, *ſeul, avec la plus grande agitation.*

QUELLE funeſte vangeance ! quoi, nous péririons tous les deux ! ô Ciel, qui nous ſecourera ? oh là quelqu'un ? malheureux que je ſuis ! Lafleur, Lafleur.

SCENE X.

Le COMTE, LAFLEUR *en bottes fortes.*

LAFLEUR.

MONSIEUR, tout eſt prêt, & vous pourrez partir quand il vous plaira, je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez.

Le COMTE.

Ah, Lafleur, du ſecours ; c'eſt fait de moi, du ſecours, un Médecin.

LAFLEUR.

Qu'avez-vous donc?

Le COMTE.

Eh, ne perds pas un instant; un Médecin; va, cours promptement.

LAFLEUR.

Monsieur Marcelin, le Médecin de la maison est ici.

Le COMTE.

Va donc le chercher, ou crains....

LAFLEUR.

Mais si vous vouliez me dire....

Le COMTE.

Eh va donc, le mal commence, je sens que je m'affoiblis.

LAFLEUR, *en s'en allant.*

Je crois qu'il est devenu fou.

SCENE XI.

Le COMTE, *se traînant à un fauteuil où il s'assied.*

Je crois déja voir la mort s'emparer de moi; oui je sens agir le poison. Ah, malheureuse

femme! elle périt auſſi, & c'eſt ſon amour pour moi qui eſt cauſe... ma tête s'embarraſſe, il me ſemble que ma vue ſe trouble, je vois moins clair aſſurément. Je n'entends rien qu'un bourdonnement. O Dieux, quel ſort j'éprouve!

SCENE XII.

Le COMTE, M. MARCELIN, LAFLEUR.

M. MARCELIN, *à Lafleur.*

MAIS encore, quel mal a-t-il votre Maître?

LAFLEUR.

Monſieur, je n'en ſai rien, je crois qu'il eſt enragé.

M. MARCELIN, *voulant fuir.*

Enragé?

Le COMTE, *à M. Marcelin que Lafleur retient.*

Monſieur Marcelin, j'attends de vous la vie.

M. MARCELIN.

Ah, Monſieur le Comte, je vous en prie, ne m'approchez pas.

Le

Le COMTE.

Par pitié, Monſieur Marcelin, écoutez-moi ; je ſuis empoiſonné.

M. MARCELIN.

Empoiſonné ?

Le COMTE.

Oui, Monſieur.

M. MARCELIN.

Surement ?

Le COMTE.

Hélas, il n'eſt que trop vrai

M. MARCELIN.

A la bonne heure. Tant-mieux, tant-mieux ; calmez-vous.

Le COMTE.

Mais, Monſieur, je vais peut-être tomber mort à vos pieds.

M. MARCELIN.

Doucement, doucement ; aſſéyez-vous. Donnez-moi votre main.

Le COMTE.

Eh, Monſieur, aurai-je le tems de....

M. MARCELIN.

Oui, oui, ne vous mettez pas en peine. Mais vraiment, votre pouls eſt fort agité. Répondez-moi.

Le COMTE.

Oui, Monſieur.

M. MARCELIN.

Je ne puis vous faire de reméde ſans ſavoir quelle eſt la cauſe du mal.

Le COMTE.

Je vous ai déja dit que c'étoit le poiſon.

M. MARCELIN.

Oui, oui, c'eſt le poiſon, fort bien, le pouls l'indique auſſi, je vous comprends.

Le COMTE.

Ordonnez donc ſans tarder ce qu'il faut faire. Lafleur, va, cours.

M. MARCELIN.

Arretez, mon enfant, examinons ſenſément avant de rien ordonner. Que ſentez-vous ?

Le COMTE.

Ce que je ſens ?

M. MARCELIN.

Oui, avez-vous des cordialgis ?

Le COMTE.

Des cordialgis ? Eh, Monſieur !...

M. MARCELIN.

Je vois que vous ne m'entendez pas. Avez-

vous des naufées, des maux de cœur ?

Le COMTE.

J'ai tous les maux enſemble, & je vous prie, hâtez-vous d'empécher les progrès du poiſon.

M. MARCELIN.

Sentez-vous des douleurs dans la région hipégraſtique ? l'hypograſtique, ou aux deux hypocondres ?

Le COMTE.

J'ignore....

M. MARCELIN.

Je vais m'expliquer, un moment, c'eſt-à-dire, dans l'eſtomach ou dans le ventre ?

Le COMTE.

Aſſurément.

M. MARCELIN.

Dans les lombes, ou dans les reins ?

Le COMTE.

Oui, oui.

M. MARCELIN.

Mais enſemble dans les différentes régions, rien n'indique la nature du poiſon.

Le COMTE.

Eh, qu'importe ?

M. MARCELIN.

Comment, qu'importe? un reméde pour un autre peut hâter votre mort; il faut le connoître néceſſairement pour vous donner un contre-poiſon ſûr.

Le COMTE.

Je le crois; mais le tems ſe perd.

M. MARCELIN.

Point d'impatience. De quelle maniere avez-vous pris ce poiſon?

Le COMTE.

Dans une taſſe de glaces; la voilà.

M. MARCELIN. *mettant ſes lunettes & regardant les taſſes.*

La voilà?

Le COMTE.

Regardez-la. Je mourrai ſurement d'impatience, ſi je ne me meurs pas de l'effet du poiſon.

M. MARCELIN.

Je ne vois rien là de déciſif, il faut que ce ſoit.... Attendez, comment eſt-ce que cela s'appelle en grec?.. je ne ſaurois trop vous dire.... cela ne me revient pas.

Le COMTE.

Eh, Monſieur, appellez quelqu'un à votre ſecours, ſi vous ne pouvez rien faire tout ſeul.

M. MARCELIN.

Quoi, Monſieur, vous m'inſultez ?

Le COMTE.

Eh non, Monſieur, mais de grace...

M. MARCELIN.

Vous ne ſçavez pas à qui vous avez affaire.

Le COMTE.

Je vous demande pardon.

M. MARCELIN.

Allons, je n'y prendrai pas garde, parce que le cas eſt preſſé. Cependant il faudroit ſçavoir...

Le COMTE.

Eh, Monſieur, la Marquiſe eſt dans le même cas que moi, voulez-vous auſſi la laiſſer périr ?

M. MARCELIN.

Madame la Marquiſe ?

Le COMTE.

Oui ſans doute, & elle doit ſçavoir quel eſt le poiſon que nous avons pris tous les deux.

M. MARCELIN.

Une Femme que j'aime, que je reſpecte, il faut la ſecourir promptement.

Le COMTE.

Oui ſans doute, Monſieur, je vous en conjure... Lafleur, appelle Julie, cherche-la; je crains qu'il ne ſoit trop tard, Dieux! & c'eſt moi qui la tue! *Lafleur ſort.*

SCENE XII.

Le COMTE, M. MARCELIN.

M. MARCELIN.

Il y a quarante ans que je ſuis le Médecin de toute ſa famille; c'eſt ſon Biſayeul à qui feu mon pere a dû l'honneur d'être Capitoul, & je la laiſſerois périr; périſſe plutôt toute la Pharmacie & la Faculté de Médecine.

Le COMTE.

Ne perdons pas un inſtant: Monſieur Marcelin, oubliez-moi, pour ne ſonger qu'à elle; trop heureux de mourir, ſi ſes jours ſont conſervés, & ſi elle peut voir mon repentir.

SCENE XIII.

Le COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

LAFLEUR *revient en criant.*

JULIE, Julie, je ne trouve perſonne dans toute la maiſon.

JULIE.

Eh bien, me voilà, me voilà, qu'as-tu donc tant à crier ?

Le COMTE.

Ah, Julie, que nous voyons ta maîtreſſe.

JULIE.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur.

M. MARCELIN.

Comment, pourquoi ?

JULIE.

Elle eſt renfermée, & elle m'a défendu abſolument de laiſſer entrer perſonne chez elle.

M. MARCELIN.

Que dis-tu ? peut-être qu'elle expire, & je vis encore !

M. MARCELIN.

Mais il eſt néceſſaire que nous la voyons, il y va de ſa vie, elle eſt empoiſonnée!

M. MARCELIN.

Ma maîtreſſe empoiſonnée!

M. MARCELIN.

Faites-moi ouvrir promptement.

SCENE XV.

La MARQUISE, Le COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

JULIE.

TENEZ, Meſſieurs, la voilà.

M. MARCELIN.

Ah, Madame, je viens à votre ſecours; vous etes empoiſonnée ainſi que Monſieur le Comte, il prétend qne vous ſavez quelle eſt la nature du poiſon que l'on a employé, hâtez-vous de me le nommer, les plus prompts & les plus ſûrs remédes vous tireront d'affaire.

La MARQUISE.

Il n'en eſt pas beſoin, Monſieur.

Le COMTE.

Quoi, Madame, vous voulez mourir absolument? Ah, laissez-moi expier mon crime & vivez; mais que je n'emporte pas dans le tombeau la douleur d'avoir causé votre perte.

M. MARCELIN.

Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre, fiez-vous à moi; Madame, ne différez plus....

La MARQUISE.

Monsieur Marcelin, je vous remercie de votre empressement & de vos soins, ils sont inutiles; nous ne sommes point empoisonnés; non, Monsieur, ne craignez plus rien, j'ai voulu vous en faire la peur; voilà toute la vangeance que je veux tirer de votre perfidie.

Le COMTE, *avec joie.*

Je n'ai plus rien à craindre pour vous, je respire!

M. MARCELIN.

Actuellement, Monsieur & Madame, je vois que je ne vous suis bon à rien & je vous donne le bon soir. *Il sort ainsi que Julie & Lafleur.*

SCENE DERNIERE.

La MARQUISE, Le COMTE.

Le COMTE, *à la Marquise qui veut sortir aussi.*

Ah, Madame, arrêtez, je vous en supplie. Quoi, vous pourriez m'abandonner ? seroit-il possible que mon repentir ne pût parvenir à vous toucher ? Ah, croyez qu'il n'est rien....

La MARQUISE.

Non, Monsieur, vous m'êtes devenu entiérement indifférent, je ne vous veux aucun mal, au contraire, je souhaite même que les nœuds que vous allez former puissent faire votre bonheur.

Le COMTE.

Mon bonheur ! Ah, Madame, il n'en est plus pour moi, si vous ne me donnez l'espoir de pouvoir vous mériter un jour, oui, je vais percer ce cœur que vous croyez qui a pû vouloir vous offenser ; c'est une erreur où il n'a point de part ; rien au monde ne peut lui tenir lieu de vous, sans vous, la vie ne peut que

m'être odieuſe; mes torts n'ont ſervi qu'à me faire connoître que je perds tout en vous perdant.

La MARQUISE.

C'eſt vainement que vous tenteriez de vouloir me perſuader; votre cœur vous avoit trompé, vous aviez crû pouvoir m'aimer toujours, vous pouvez le croire encore dans ce moment; mais mon malheur ne ſeroit que retardé, ſi je me rendois à vos inſtances, ſi je pouvois vous rendre mon cœur.

Le COMTE, *aux pieds de la Marquiſe.*

Quoi, vous avez pû réellement ceſſer de m'aimer? Ah, Madame, je ne le ſaurois croire je connois trop la délicateſſe de votre ame, & cette derniere action m'a bien prouvé que vous ne vouliez point ma perte. Regardez-moi, Madame, regardez-moi, je vous en ſupplie, ſi vos yeux ſont d'accord avec votre bouche, cet inſtant ſera le dernier de ma vie.

La MARQUISE, *lui tendant la main.*

Ah, Comte! mériterez-vous le pardon que vous m'arrachez?

Le COMTE, *lui baisant la main.*

Ma reconnoissance égalera toujours mon amour.

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la huitiéme partie.

54. *Beaucoup de paroles & peu d'effets.* 5

55. *Entre deux selles le cul à terre.* 29

56. *Dame touchée, Dame jouée.* 51

57. *Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire.* 81

58. *Avec les honnêtes gens, il n'y a rien à perdre.* 107

59. *Plus de peur que de mal.* 139

FIN.

PQ
1959
C4
1769
t.8

Carmontelle, Louis Carrogis
Amusemens de société

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 16 02 15 007 5